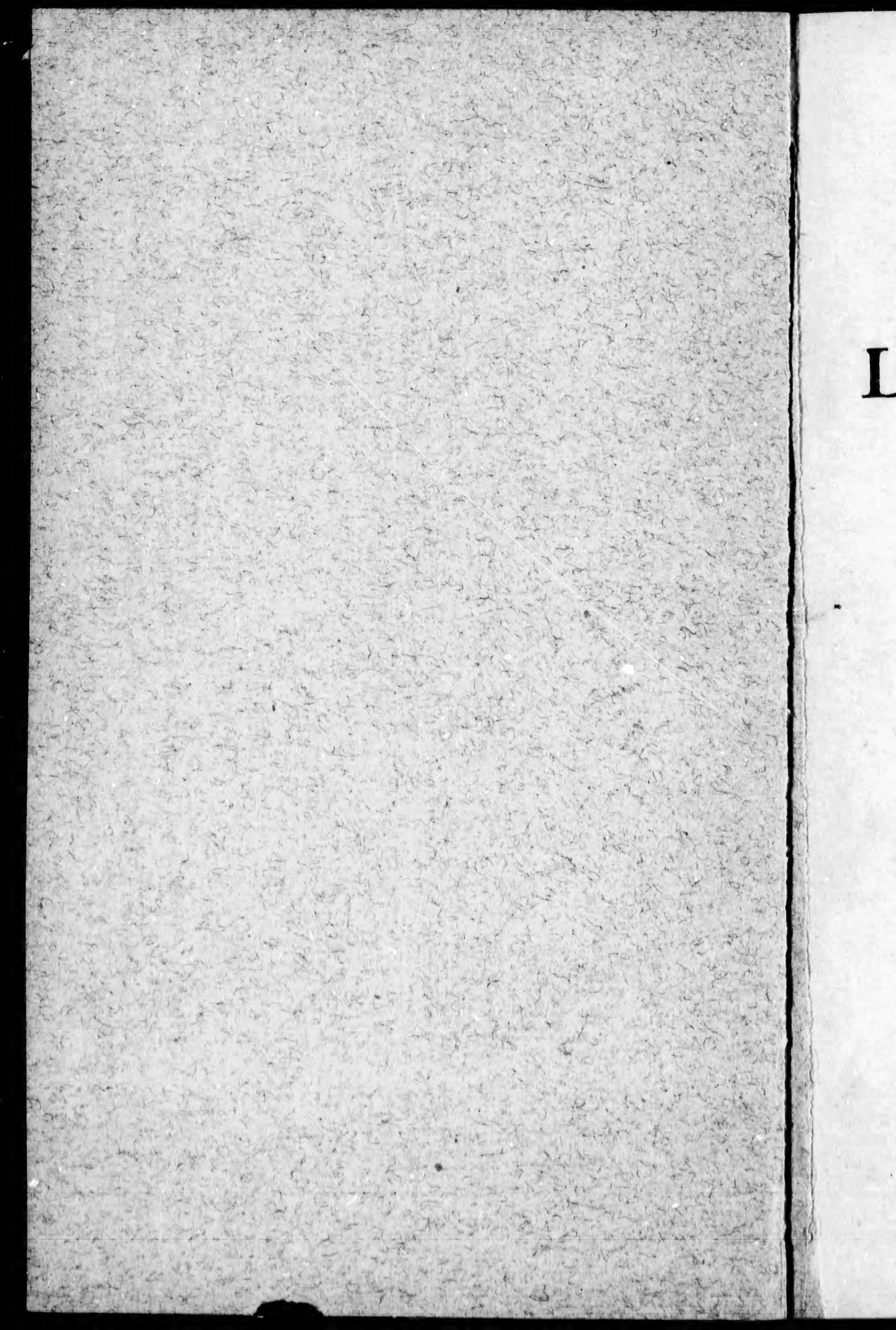


RECITS

DU

LABRADOR

PAR

HENRY de PUYJALON



MONTREAL
L'IMPRIMERIE CANADIENNE
35, RUE ST-GABRIEL

1894

mosquito
sea gull
sea wolf
hare
bustard
mackerel

RECITS DU LABRADOR

PAR

HENRY DE PUYJALON

LE MARINGOUIN

Le maringouin, doté par la science du nom harmonieux de *culex*, a été connu dès la plus haute antiquité. Il fut contemporain du paradis terrestre. Ses importunités contraignirent Adam et Eve, mais surtout Adam, à délaisser la feuille de figuier pour recourir à la dépouille des animaux à fourrure, encore bien rares, il est vrai, aux environs du jardin inimitable si malencontreusement perdu, pour une pomme, par nos aïeux.

Grâce à sa constitution essentiellement humide, — le maringouin naît dans les marécages les plus invraisemblables, — il

traversa sans encombre le déluge et parvint jusqu'à nous sans modification apparente de sa nature et de ses instincts primitifs. Il est d'une subtilité extrême, et capable, pour vous sucer le sang, des ruses les plus étonnantes et les plus perfides. Son indiscrétion dépasse toute mesure, et le corps humain est pour lui piquable, mordable et suçable en toutes ses parties. Rien ne l'arrête, ni le sommeil de l'innocence, ni le repos troublé du crime. Il mord, pique et suce toujours.

Mais avant de vous conter combien je fus sa victime, je vous dois sa généalogie.

Il est inutile, je pense, de descendre des Croisés — et quelquefois d'en être trop descendu — pour avoir droit à l'histoire de ses ancêtres.

Contrairement à ce qui se passe pour les hommes, le maringouin est resté sensiblement semblable à ses aïeux. Il n'a pas dégénéré.

Culex Ier, qui fut de très près contemporain des premiers marécages putréfiés, abandonna la famille des *némocères*, où il appartenait à l'ordre des *diptères*, pour fonder l'illustre tribu des *culicides*.

Pline connut les descendants de *Culex*, que les Grecs appelaient *empis*, et ce naturaliste si véridique, qui poussa l'amour de la science jusqu'à se faire tuer en observant

une éruption du Vésuve, les prit pour exemple des manifestations merveilleuses de la puissance divine dans les êtres les plus petits.

Vous savez comme moi que, chez la plupart des animaux, le sexe mâle, appelé sexe répugnant chez les hommes, est celui des deux qui a pour apanage tous les vices. Chose étrange, il n'en est point ainsi chez l'aimable culicide dont je vous entretiens.

La femelle seule, paraît-il, est sanguinaire. Elle seule nous pompe le sang, pendant que le mâle vertueux butine au milieu des fleurs aux parfums suaves pour se nourrir de leur suc.

Je me hâte d'ajouter que cette particularité de la vie animale est une exception à la loi qui attribue si justement au sexe faible toutes les mansuétudes et toutes les séductions.

L'existence du maringouin est de courte durée, remercions-en le ciel !

Il se reproduit sept ou huit fois dans l'année et, chaque fois qu'il accomplit cette fonction, il meurt.

Mais ces reproductions, suivies de morts encore trop restreintes malgré leur fréquence, donnent des résultats qui font frissonner. On a calculé qu'un couple, — un seul, vous entendez bien, — peut, à la fin d'un été, être représenté par cinq millions

de milliards de ses descendants. Quelle fécondité effrayante ! Cela fait froid dans tous les membres, n'est-ce pas ?

Néanmoins cet être, que la patience du plus grand saint ne saurait supporter sans malédictions, est, dit-on, fort utile.

Il assainit les eaux croupissantes en se nourrissant, lorsqu'il est encore en très bas âge, des matières en putréfaction qu'elles contiennent. En nous piquant, lorsqu'il est adulte, il introduit dans notre organisme un liquide qui nous rend moins accessibles aux atteintes des fièvres paludéennes.

Les qualités que l'on prête à cet insecte ne sauraient atténuer en rien la haine féroce que je lui porte.

Je désire son extermination complète, absolue, au milieu des plus cruels tourments. Je voudrais inventer pour lui les plus affreux supplices et je rêve de voir tous les maringouins réunis sur un pal gigantesque, haletant leur dernier soupir.

Je suis cependant d'une nature benoîte et clémente, mais ils m'ont tant mordu ! Je ne connais pas une partie de ma personne qui ait été à l'abri de leurs atteintes. Ils ont transformé mes surfaces les plus abritées en vallées mamelonnées et démangeantes, mes organes les plus délicats en cucurbitacés violacés et rugueux.

Je pardonne au " moustique à collier

blanc," qui provoque un jet de sang à chaque piqûre.

Je subis avec patience les coups du " frappe d'abord," les impressions cautérisantes du microscopique " brûlot ;" mais le *culex*, je le hais, je le méprise, je voudrais le conspuer et le martyriser pendant toute une éternité.

Il est d'une hypocrisie de bonze, d'une rouerie d'esclave. Il se cache sous les couvertures, dans les replis de la tente, sous les branches de sapin de votre lit. Il s'embusque jusque dans les chaussettes pendues au-dessus du poêle chaque soir et, lorsqu'il vous croit endormi, se glisse hors de ces repaires d'occasion, s'approche cauteleusement de votre chair qu'il pique et suce jusqu'à satiété, puis s'envole l'abdomen alourdi de sang. Tout lui est bon pour atteindre son but. La moindre fissure, la moindre solution de continuité et le tuyau de poêle lui-même lui suffisent pour s'introduire sous la tente où vous vous proposiez de goûter un repos, quelquefois, je devrais dire presque toujours, bien gagné.

Oh ! le *culex !* j'ai tout fait pour m'en débarrasser. Je me suis oint des plus invraisemblables culexicides. Je me suis frotté d'ail pilé, de beurre, de graisse de loup marin. J'ai tout employé. J'ai failli mourir asphyxié plusieurs fois en respirant les

exhalaisons des substances hétéroclites que mon imagination et ma haine m'avaient suggérées. Rien n'y a fait. J'ai toujours été mordu, mordu partout.

Je cèderais volontiers tous les droits que je puis avoir sur les trésors que produiront les taxes, au bienfaiteur de l'humanité qui me donnerait le moyen de mettre mon épiderme, bien tanné, cependant, par les misères de toutes espèces, à l'abri des atteintes aussi cuisantes qu'indiscrètes de ce culicide immonde.

MON CURÉ

C'était le 23 janvier 189... Le temps était affreux, le froid était intense, la tempête rugissait au-dessus du bois où j'étais campé, broyant dans ses rafales furieuses le sommet des épinettes déjà alourdi par le givre.

On n'eût pas osé mettre dehors une bête puante.

Couché sous ma tente, moelleusement étendu sur un lit de branches flexibles de sapin baumier, les pieds contre mon poêle qui ronflait en répandant une douce chaleur sous mon abri de coton rendu imperméable par la neige qui s'était agglomérée autour de lui, j'écoutais passer la tempête et je rêvais.

A quoi rêvais-je ? Je ne sais. Sans doute à l'étrange bonheur que j'éprouve toujours à me sentir seul, dans le bois, loin des imbéciles et surtout des gens d'esprit. Tout à coup la porte de ma tente s'ouvrit brusquement et un bloc de glace se précipita vers mon poêle, dont il paraissait résolu à accaparer toute la chaleur. Bientôt il commença à fondre et, grâce aux travaux de déblaiement particulier auxquels il se

livrait, je ne tardai pas à distinguer une barbe châtain, des yeux de même nuance et des cheveux d'une teinte plus foncée.

J'avais vu s'opérer en silence la métamorphose qui s'accomplissait sous mes yeux. Je m'étais contenté de m'arracher entièrement à mon horizontalité pour emplir le poêle de combustible et obtenir un redoublement de chaleur favorable à la fonte du personnage englaçonné que j'avais devant moi.

Cependant, le déblaiement continuait, la fonte s'activait, le glaçon se transformait rapidement et je commençais à percevoir les traits d'un compagnon de chasse, d'un ami qui m'était et qui m'est encore bien cher.

— Eh ! quoi, c'est vous ?

— Oui, c'est moi, me répondit mon curé — car c'était mon curé !

— Venez-vous *tendre* près de mon *chemin de chasse*, dis-je ? Il y a quelques martres.

— Non. Je fais ma mission.

— Votre mission ! ! — Je le crus fou, — Connaîtriez-vous, par hasard, quelque chapelle sur mon portage ? Venez-vous pour me convertir ? Vous choisissez joliment bien votre temps !

Il parut légèrement embarrassé, puis il se mit à rire.

— J'ai faim, dit-il, avez-vous quelque chose de bon à m'offrir?

— J'ai lièvre et perdrix, voire même une truite, si le cœur vous en dit, et, par-dessus le tout, une goutte d'un whiskey suave.

— Un coup! C'est parfait. J'en prendrais bien un de suite, si vous le vouliez?

J'atteignis ma bouteille sans mot dire et la lui passai.

Il se versa une rasade de laïque sans scrupule, et la but d'un trait.

— Ça va mieux, dit-il, et maintenant j'ai envie de faire un somme, pendant que vous allez préparer le dîner. Vous me pardonnez, n'est-ce pas? Puis, s'étendant sur le lit de sapin, il s'endormit sur-le-champ.

Je me mis en devoir de confectionner le repas, et, pendant que cuisaient les perdrix et que bouillait l'eau destinée à infuser le thé, je regardais dormir mon ami.

L'abbé N...... est un jeune homme; à peine a-t-il trente-trois ans.

Petit de taille, mais bien pris, brun de cheveux et de barbe, l'œil bien ouvert, le regard franc et décidé. Pendant qu'il dormait, je me demandais vainement quel pouvait être le motif qui l'avait poussé à faire quinze ou vingt lieues en plein bois pour venir me rejoindre, et par un temps pareil. La tempête durait depuis trois jours. Il avait dû coucher à la belle étoile, n'ayant,

pour lutter contre le froid à geler un ours blanc qui sévissait alors, qu'un maigre feu de veille ; — et je les connais, les feux de veille : on y grille d'un côté pendant qu'on s'y gêle de l'autre.— Il avait dû marcher trois jours, en levant, à chaque pas, la neige qui ne cessait de s'abattre en gros flocons. Enfin il avait exposé sa peau, sa peau de curé, – une peau bien précieuse, s'il faut en croire le père Lacasse,— et cela, dans quel but ?

Une entorse, la fracture d'un membre, la perte de sa boîte d'allumettes ; c'était la mort !

Ce n'était pas le premier prêtre que je voyais s'exposer ainsi. J'en ai vu sur le champ de bataille. J'en ai vu revenir de Chine et d'Afrique tout maculés, tout glorieux des cicatrices du martyr. Mais celui-là me semblait plus fort que les autres : nul ne le voyait, nul même n'eût compris sa mort, peut-être l'eût-on blâmé, peut-être s'en fût-on moqué et l'eût-on traité de fou, Le soupçon m'en était bien venu, à moi, et, en le regardant dormir, j'en avais honte, car je le connaissais.

Mais pourquoi était-il venu me rejoindre?

Pendant que je me livrais à ces pensées, les perdrix rôties à point avaient fait place dans la poêle aux truites promises. Entou-

rées et bordées de lard frais, elles laissaient entendre le grésillement si doux de la cuisson finale, et le thé répandait son arôme invitant. J'hésitai quelques minutes à réveiller mon curé. Je m'y décidai néanmoins, car il devait avoir plus grand besoin de manger encore que de dormir.

Malgré sa fatigue, il s'éveilla au premier appel, et tout joyeux se mit à dévorer. Le repas fini, il alluma sa pipe, je roulai une cigarette et de nouveau lui demandai le but de sa visite. Il ne répondit pas et fit glisser la conversation du côté de la chasse, dont il était, comme moi, amateur fort enthousiaste.

— Quel dommage que je ne puisse rester avec vous ! Mais il faut que je retourne à M....... La femme de C...... est malade d'une manière inquiétante ; peut-être va-t-elle faire le grand *portage*, et il faut que j'y sois.

Le lendemain, après déjeuner, il se remit en route. Le vent était tombé, mais les chemins étaient encore mous et nos raquettes enfonçaient, à chaque enjambée, de six à huit pouces dans la neige. Après lui avoir *fait la conduite* jusqu'à l'extrémité de mon *chemin de chasse*, je le quittai et je revins vers ma tente, où je rentrai à la nuit tombante, après avoir dégagé mes pièges et relevé mes attrapes, que la tem-

pête des jours précédents avait ensevelis sous la neige.

Un mois après, un chasseur, qui *tendait* au printemps quelques lieues au-dessus de moi, passa par ma tente et me remit une lettre de ma femme, que j'avais laissée à L. P...... Je sus alors pourquoi j'avais eu la visite de mon curé.

J'appartiens à la catégorie des gens que persécute le guignon, et, sans doute à cause de cela, la voix publique me tue tous les ans, à des dates à peu près fixes. Lorsqu'elle me fait grâce du trépas et me laisse le bénéfice du doute, elle n'en répand pas moins le bruit que je suis, tout au moins, en danger de mort. En général, on me tue pendant l'été, époque de la navigation où je suis toujours emporté, paraît-il, par le premier coup de vent qui passe Cette année-là, après m'avoir noyé par le travers de la Pointe-aux-Anglais, un peu au-dessous de Natashquan,— la Renommée, mécontente, sans doute, de son insuccès des jours chauds, publiait en hiver que, blessé au pied et sans provisions, j'allais mourir en plein bois et sans revoir la mer. Mon curé l'avait appris et, seul,— tout le monde ayant refusé de l'accompagner à cause de la tempête,— sans autre outil que sa hache de chasse, sans comestibles de route, il s'était mis en chemin par ces jours de

temps épouvantable, jouant sa vie pour venir à mon aide. Il m'avait trouvé rêvant et était reparti sans rien me dire du dévouement qui l'avait amené jusqu'à moi.

Quelquefois, je pense à lui, quand la neige tombe et que le vent plie la tige des arbres, et mes yeux deviennent humides !

Et vous, chers lecteurs, que dites-vous de mon curé du Labrador ?

LE GOELAND

Avez-vous tué des *anglais ?* Moi, j'en ai occis des monceaux. Je n'ai pas ménagé davantage les *irlandais*, quoiqu'ils soient beaucoup plus difficiles à tirer à cause de leur rouerie infiniment plus développée.

Ces deux oiseaux — je me hâte de vous dire qu'il s'agit de goëlands — sont, avec les maringouins, puces, punaises et autres insectes innommables, les plaies vives du Labrador.

Avant d'aller plus loin, je crois utile de vous expliquer que le mot *anglais*, ainsi que le dénominatif *irlandais*, dont je me suis servi dès le début de ce récit, sont deux métaphores audacieuses, d'un goût suffisamment germanique pour être appréciées. J'ajoute que la première désigne le grand goëland à manteau noir — *larus marinus* (Linnée) ;— la seconde, le goëland à manteau gris ou à dos bleuâtre, que Brunn a bien voulu baptiser des noms de *larus argentatus* et de *larus glaucus*.

Cette œuvre de prudence accomplie, — œuvre sans laquelle on m'eût accusé, peut-être, du meurtre de MM. Stephens ou

McShane,(1)— il me reste à vous dire pour quel motif le goëland à manteau noir a eu l'honneur d'être traité en compatriote de la plus intéressante de ces deux personnalités estimables.

Il y a une quarantaine d'années, une frégate anglaise, — ce sont les gens de la côte qui le disent, — se perdit corps et biens sur un récif du golfe. La mer jeta au *plain* une foule de cadavres et, lorsque les pêcheurs vinrent inhumer les malheureuses victimes de la tempête et de la brume, ils furent obligés de ravir ces pauvres corps à une nuée de goëlands à manteau noir qui se disputaient la chair de ces tristes épaves. Les pêcheurs de cette époque les appelèrent *mangeurs d'Anglais*. Depuis, un besoin de concision particulier aux gens de mer fit disparaître une partie de l'épithète primitive et aujourd'hui l'on dit seulement : des *anglais*.

Pourquoi appelle-t-on *irlandais* les goëlands à manteau gris? Je ne sais trop. Je crois, cependant, que c'est à cause de la différence d'instinct qui sépare les deux espèces. Peut-être est-ce une allusion délicate au *home rule*, les goëlands à manteau

---

NOTE DE LA RÉDACTION—(1) M. Stephens,—député anglais possédant une grande fortune et l'éducation d'un irsute — M. MacShane —ancien maire de Montréal, très populaire.

gris paraissant avoir, sur les sommets des épinettes qui couvrent les îles du groupe Mingan, un gouvernement autonome, étranger aux turpitudes traditionnelles de leurs voisins à manteau noir.

Tous les goëlands sont des bandits, des bandits de la pire espèce.

Leur vol est puissant, leur vigueur très grande : aussi en abusent-ils à tout propos contre les faibles.

D'une prudence qui touche à la lâcheté lorsqu'ils ont affaire à un adversaire courageux ou bien armé, ils sont également d'une hypocrisie de Brahme et d'une indiscrétion de détective. Une barge de pêche, un canot de chasse, une tente de voyageur les exaspèrent.

Si vous tentez d'approcher des loups-marins échoués sur les roches, d'un *camp* de gibier nageant sur les bords de l'eau, gardez-vous avec soin des goëlands, car, s'ils vous aperçoivent, votre présence sera signalée immédiatement par les cris les plus variés et les plus discordants et, quelques savantes que soient vos manœuvres vous perdrez votre temps et vos peines. Les animaux de mer et de grève sont habitués à ces dénonciations : aucun ne s'y trompe et tous en profitent avec une désespérante célérité.

Oh ! les *irlandais* du diable ! Oh ! les *an-*

glais maudits ! comme on le dit sur la côte.

Je crois que ces oiseaux ne dorment jamais. On les entend toute la nuit, croassant, jappant, hurlant, hululant et miaulant à qui mieux mieux, surtout s'ils aperçoivent votre feu de veille. Ils imitent tous les cris les moins harmonieux, quelquefois avec une telle perfection qu'il est difficile de savoir si l'on n'est pas à proximité de chats, de chiens, de loups-marins, de hiboux ou de corbeaux. Il est impossible de faire cesser cet infernal tapage. Combien de fois me suis-je levé, la nuit, distribuant à tort et à travers les coups de carabine dans l'espoir d'effrayer ces animaux odieux et de ne plus les entendre ? C'était peine perdue. Quelques minutes après la dernière détonation, le vacarme recommençait de plus belle.

Le goëland est d'une rare gloutonnerie. Putréfaction ou chair fraîche, il avale tout, il digère tout. Il détruit une quantité énorme de crabes, d'oursins, de homards et même de poissons, surtout d'anguilles, qu'il attrape fort adroitement au milieu des algues, car il ne plonge jamais.

Rien n'est plus curieux que de le voir lutter avec un homard de forte taille.

Ce crustacé, ainsi que chacun peut le savoir, possède deux pinces antérieures d'une force extrême et qui sont disposées de telle

manière qu'il ne peut les ramener au-dessus du thorax, ni les diriger latéralement. Il doit toujours prendre en avant et faire face à l'ennemi. C'est pour cette cause qu'il abrite sous une roche creuse ou dans un trou l'appendice testacé que l'on appelle sa queue, ne laissant paraître au dehors que les formidables tenailles qui lui servent à livrer bataille et à s'emparer de sa proie.

Mais le homard a des faiblesses et, vers le soir, surtout à la saison des amours, il abandonne son repaire et va chercher, au milieu des herbes à outardes, (zostères) qui tapissent le fond des anses, la satisfaction de ses plus légitimes appétits. C'est alors que le goëland roublard et qui se rit des plus tendres sentiments entre en scène à la marée basse. Il vient se poser à très petite distance du homard resté presque à sec et semble se préoccuper uniquement de fouiller les herbes pour y découvrir un mollusque timide. Puis, s'approchant peu à peu, cauteleusement,il saisit par la queue le pauvre diable de crustacé et le hâle très rapidement sur une des roches plates qui émergent, à l'ordinaire, au milieu de la vase et des aigues des baies du Labrador. Une fois rendu là, il immobilise sa victime en la renversant sur le dos et lui brise le test à

grands coups de son bec solide et dur comme un pic de mineur.

Avec les oursins, les crabes et les petits homards, il use du procédé qu'a signalé pour la première fois le bon Jean de La Fontaine, de fablière mémoire. Il s'en saisit, s'élève avec eux à une certaine hauteur dans l'espace et les laisse retomber sur les roches, où leur enveloppe testacée se brise en mille pièces.

Le goëland, pour satisfaire sa gloutonnerie, ne s'en tient pas seulement aux crustacés, aux mollusques et aux poissons : il détruit, en outre, une quantité considérable de jeune gibier.

Les toutes petites moniacs (canard eider, *somateria mollissima*) ont beaucoup à souffrir de ses déprédations et de son peu de respect et de pitié pour l'enfance. Il les gruge sans merci et toujours avec cet air hypocrite de derviche qu'on ne saurait lui pardonner. C'est à peine si la pauvre mère moniac a le temps de s'apercevoir du cruel destin de sa progéniture.

Lorsqu'il avise une nichée de ces jeunes oiseaux, il vient se poser bruyamment à quelques pas d'eux. Ceux-ci, effrayés, plongent immédiatement et, suivant leur coutume invariable, se dispersent sous l'eau. Le goëland, qui a l'œil très puissant, suit cette manœuvre de près et, lorsque le petit

palmipède revient à la surface, il s'en saisit avant qu'il l'ait atteinte. Puis il l'avale sous l'eau, dissimulant ainsi son crime, qu'il renouvelle aussi souvent qu'il le peut sans s'exposer aux coups de bec de la mère, peu clairvoyante, mais très robuste, qui n'hésite pas à le charger vigoureusement aussitôt qu'elle s'est rendu compte de son malheur.

Le goëland n'exerce pas de déprédations et ne satisfait pas sa gloutonnerie seulement sur les eaux marines. Il remonte aussi les rivières et se rend souvent jusqu'aux lacs les plus éloignés. Il est un des principaux agents de la dispersion des poissons dans les eaux douces. Il transporte, collés à ses pattes par des mucosités particulières ou emmagasinés dans son estomac, des œufs de poissons qu'il dépose ou dégorge avant qu'il n'aient été décomposés par les agents extérieurs ou altérés par les sucs gastriques. C'est ainsi qu'une multitude de réservoirs séparés de toutes les sources poissonneuses se sont peuplés d'espèces variées. C'est ainsi, également. selon toute vraisemblance, que certaines espèces, exclusivement marines, comme le hareng, ou marines et fluviales comme l'éperlan, se sont acclimatées dans des lacs d'eau douce, où elles semblent n'avoir éprouvé encore que de très légères modifi-

cations, malgré le changement de milieu et des reproductions successives déjà anciennes.

Le goëland semble monogame, mais il est si vicieux, par ailleurs, que je ne serais nullement surpris qu'il ne jouât la continence et ne soit le plus impudique des époux. Il construit — je parle ici de la variété à manteau noir, de l'*anglais* — sur les roches nues ou la mousse qui en recouvre les sommets, un nid qui lui fait peu d'honneur, tant il est de facture lâchée.

Sa femelle y dépose trois œufs d'un blanc ou d'un bleuâtre sale tacheté de brun, surtout au gros bout. L'*irlandais*, plus fin, a délaissé les roches où il nichait autrefois, et se bâtit, depuis quelques années, des nids sur le haut des épinettes décapitées par le vent. Les conifères de l'archipel Mingan sont couverts de ces oiseaux, que l'on est tenté de prendre pour de gros flocons de neige, lorsqu'on les aperçoit du large.

Les œufs de goëlands, quoiqu'un peu rouges, sont parfaits au goût, surtout en omelette ; aussi sont-ils enlevés avec frénésie par les pêcheurs de toutes nationalités qui hantent les parages du golfe. Ce n'est point là un grand malheur, il y a toujours trop de goëlands. Mais il est fâcheux que les étrangers prennent une si large part à cette récolte toujours très fructueuse, les

œufs ayant de nombreux usages culinaires et industriels.

Un jour ou deux après l'éclosion des œufs, les jeunes goëlands sont assez vigoureux pour sortir du nid et se cacher dans les anfractuosités du sol lorsqu'un danger les menace. A cette époque de leur vie, leur langage semble peu développé et se réduit à un caquetage assez désobligeant qui exprime leurs craintes, qu'ils manifestent aussi, à la façon des conscrits sur le champ de bataille. Cependant ils comprennent déjà fort bien les paroles que laissent tomber, en volant au-dessus d'eux, des parents ou des amis pleins de vigilance. Une intonation les immobilise, une autre les incite à se cacher, une autre les fait courir et leur indique qu'ils doivent prendre la mer sans délai. Ils restent près d une année entière dans cet état d'infériorité et ce n'est que lorsqu'ils ont perdu toutes les plumes grises de l'enfance qu'ils acquièrent le complément d'instruction qui leur manque. Ils deviennent alors aussi éioquents et aussi canailles que leurs aînés. Le chasseur enfin, achève leur éducation à conps de fusil et, quand ils échappent au plomb une fois ou deux sans trop d'avaries, ils deviennent inabordables.

Le jeune *anglais* et le jeune *irlandais* son un mets fort agréable, s'ils sont rôtis avec

des pommes de terre quelques jours avant qu'ils puissent voler. Leur chair est, à ce moment, encore très tendre, sans aucun goût d'huile ou de poisson, et rappelle d'assez près le poulet rôti. Plus tard elle devient coriace, très dure et d'une saveur atroce. Leurs parents les nourrissent abondamment de poisson frais, de crustacés sortant de l'eau, de mollusques tout bâillants. Jamais ils ne leur servent de chair putréfiée, et l'entraînement que les *larinés* de ce genre éprouvent pour les corps pourris paraît être une dépravation particulière à leur âge adulte et à leur âge mûr.

Le goëland, que je crois mauvais époux, est également assez mauvais père. Il défend sa progéniture en planant, en tournoyant au-dessus d'elle à une très grande hauteur et en assourdissant de cris variés et désagréables le chasseur qui la poursuit. La femelle semble s'y intéresser devantage et fait mine, lorsque vous tournez le dos ou que vous avez le soleil dans les yeux, de fondre sur vous *du haut des airs*, comme eût dit M. de Châteaubriand; mais elle renouvelle rarement cette mauvaise manœuvre, qui lui vaut toujours un coup de fusil. Puis, une fois les petits capturés et tout espoir d'effrayer ou d'attendrir le chasseur s'étant envolé, père et mère en prennent leur parti sur-le-champ avec la

plus complète philosophie et s'éloignent gravement, sans précipitation, d'un vol égal, mesuré, et en croassant des notes en gamme mineure très sombre, sans doute les *requiescant* des goëlands destinés à reposer, sur un lit de patates et de lard, dans l'estomac insatiable des chasseurs.

Ils abondent, malgré l'enlèvement de leurs œufs, dans le golfe Saint-Laurent. Certaines îles, comme l'île Nue du groupe de Mingan, quelques pointes, comme celles d'Anticosti, en sont littéralement couvertes à la saison de la ponte. Malgré cette abondance, il est très difficile de les atteindre, tant ils sont défiants et toujours sur le qui-vive. Ils mesurent avec une étonnante précision la distance qui les sépare du chasseur, et il est très rare que l'on puisse les tirer à plomb à bonne portée. Ce sont des oiseaux superbes, surtout les manteaux noirs, dont l'envergure atteint quelquefois cinq pieds et demi. Leurs bouts d'ailes servent à confectionner de magnifiques plumeaux ; leur fémur, des tuyaux de pipes estimés, et je m'étonne que leurs plumes blanches, fort belles et très ornementales, ne soient pas employées par l'industrie des plumes de luxe.

Les goëlands possèdent des connaissances spéciales en météorologie; du moins, certaines de leurs habitudes fournissent de

précieuses indications pour la connaissance du temps.

C'est ainsi, par exemple, que, tous les soirs, ceux d'entre eux, que n'embarrassent pas les soins d'une famille, se réunissent en troupes assez nombreuses et vont se poser sur une roche moussue pour y passer la nuit ; quelle que soit la direction du vent à l'heure où ils passent, il soufflera le lendemain dans le sens qu'ils ont adopté pour leur course de la veille. Lorsqu'ils volenr à de grandes hauteurs, si vous êtes au large, veillez sur votre voiture, car vous ne tarderez pas à être contraint d'amener de la toile : c'est le signe des grandes brises.

Quand vous les verrez se poser sur l'eau à la recherche des capelans, des lançons et des harengs étourdis et meurtris par la poursuite des gibbars, il fera beau. Si, au contraire, ils rasent la surface sans s'y arrêter, défiez-vous de la pluie ou de la brume : l'une et l'autre ne sont pas loin.

N'avoir restreint en rien la destruction du goëland et de ses œufs, est l'une des gloires de l'ancienne loi de chasse, qui, hélas ! en compte bien peu.

L'intelligence qu'elle a déployée en cette circonstance, le poison délétère qu'elle a trouvé et l'accès de haute philanthropie dont elle a fait preuve en nous autorisant à manger en toute saison les volailles que

nous élevons dans nos basses-cours, feront oublier bien des fautes et pardonner bien des écarts.

Une fois morte, c'est-à-dire abrogée — n'est-ce point ainsi que l'on désigne le décès d'une loi ? — nous pourrons la laisser reposer en paix. Nous pourrons même, — il faut avoir des égards pour tout ce qui fut puissant en ce monde, — chercher un conseiller législatif à l'âme candide qui prononcera, sur la cave où seront enfouis les derniers exemplaires de cette loi sans pareille, une oraison funèbre peu compliquée, mais très attendrie.

LA TEMPÊTE

—Philippe ?

—Monsieur !

—Nous sommes mal pris.

—Oui, monsieur.

—Envoie à terre. J'ai hâvré autrefois dans un trou de ruisseau. Je crois l'apercevoir, en face de nous, au plain, entre ces deux falaises. Le vois-tu ?

— Oui, monsieur.

— Arrive droit dessus.

Et pendant ce dialogue, la mer grossissait toujours sous l'effort du vent qui augmentait de minute en minute. Une heure après, nous étions assez rapprochés de la côte pour en distinguer tous les détails.

La mer commençait à s'effondrer à un demi-mille au large et dépliait ses houles immenses sur le sable de la plage. Impossible d'aborder sans chavirer.

— Philippe ?

— Monsieur !

— Nous allons *verser*.

— Oui, monsieur.

— [illegible]u nager ?

— Comme un grappin !

— *Lofe* en plein ! !

C'était plus facile à commander qu'à exécuter, et ma chaloupe, gênée par son canot, qu'elle traînait à la toue et que nous ne pouvions embarquer, dérivait sous l'effort de la lame et s'approchait peu à peu des brisants. Cependant le vent fraîchissait encore et ce fut le salut pour nous en cet instant.

Nous *arrivâmes* un peu, et l'embarcation reprenant son *air*, nous reprîmes la direction du large. Il était temps !

Lorsque nous avions *viré de bord*, nous étions à trois milles à l'ouest de Kegaska, le long des sables de Natashquan. Il fallait nous éloigner à tout prix de cette plage inabordable avec les vents qui dépendent du sud et nous luttâmes plus de deux heures pour mettre deux milles entre nous et les brisants que nous avions si péniblement évités.

La situation, malgré la distance parcourue, ne s'était pas beaucoup améliorée. La mer commençait à *casser* autour de nous et mon bateau ouvert, de vingt pieds de quille à peine, offrait peu de garanties de sécurité. L'eau entrait souvent par-dessus le plat-bord, et j'avais toutes les peines du monde à la rejeter à mesure qu'elle nous envahissait. J'étais mouillé jusqu'aux os et dans l'impossibililé de rouler une

cigarette. Tout cela manquait de gaieté.

Les lames s'amoncelaient, de plus grosses en plus grosses, et chacune d'elles exigeait une attention de chaque seconde et un coup de barre spécial pour la prendre de l'*étrave* à la *joue*. J'étais éreinté.

— Philippe ?

— Monsieur !

— Je ne suis plus capable d'étancher.

— Prenez la barre, monsieur.

Je pris la barre, et Philippe se mit à vider à son tour.

— Philippe, c'est la Pointe-aux-Anglais ?

— Oui, monsieur.

— La mer grossit encore ?

— Oui, monsieur.

— Le vent se hâle de plus en plus du sud ?

— Oui, monsieur.

— Je crois que nous sommes f....lambés.

— Non, monsieur.

— Comment, non ?

— Non, monsieur.

Je le crus fou. Cependant le plongeon me paraissait inévitable, et je me connais en plongeon. La côte était assez loin de nous, à deux milles peut-être, et, au milieu de la mer démontée, le trajet à la nage jusqu'à terre ne devait pas être un voyage d'agrément. Quant à mon engagé, son affaire était claire. Il se noierait, c'était

certain. Cette pensée me préoccupait. Me sauver seul me paraissait inadmissible.

Je n'eus guère le temps de m'arrêter à cette obsession. Une vague énorme vint se briser sur la chaloupe et la remplir à moitié. Un faux coup de barre était la cause de cette avalanche. Dans le gros temps, on n'a le loisir de songer ni aux autres ni à soi-même. Il faut toujours veiller au grain.

— Philippe ?

— Monsieur!

— Prends la barre.

Et je me replongeai dans mes pensées tout en vidant à tour de bras.

Il se noiera, c'est indubitable, me disais-je. Que faire ?

Chose étrange, je ne songeais nullement que se noyer, c'était mourir. J'ai, d'ailleurs, sur la mort, des idées particulières qui me tiennent toujours au-dessus de craintes trop grandes. Je ne songeais également ni à ma femme ni à mes enfants. Ce qui m'enrageait, c'était que Philippe se noyât et surtout — il faut bien que je l'avoue — c'était de ne pouvoir fumer. Dans une accalmie, je jetai les yeux autour de moi. C'était effrayant. La brise avait légèrement molli, mais la mer grossissait de plus en plus aux approches de la Pointe-aux-Anglais. La haloupe se dressait toute droite en mon-

tant sur la lame, le mât devenait horizontal, et je ne pouvais comprendre comment elle ne se renversait pas sur nous.

— Philippe ?

— Monsieur !

— Nous allons boire un coup, te dis-je !

— Non, monsieur.

Et sa figure calme et souriante commençait à m'exaspérer. Je cessai un moment de rejeter l'eau pour le regarder plus attentivement. Il semblait naviguer dans une cuvette et tout aussi à l'aise qu'au seuil de sa maison. Il devait tout de même comprendre le danger mieux que moi encore. En tout cas, il n'y paraissait guère.

Tout à coup il m'interpella à son tour.

— Monsieur ?

— Philippe !

— Il faut larguer le canot. Il est temps.

Je me précipitai à la touée et parvins, non sans difficulté, à la scier. Adieu vat ! Le canot disparut sur-le-champ. La chaloupe, moins gênée, se releva plus allègrement à la lame et nous nous mîmes à filer plus rapidement.

— Monsieur ?

— Philippe !

— Mettez la main sur l'écoute. Le vent *va virer*. Je le vois qui vient.

Quelques instants après, la brise arrivait, en effet, de la rivière Natashquan

Nous venions de franchir la Pointe aux Anglais.

Je dépassais le baume, je bordai l'écoute. Nous étions hors de danger. La chaloupe *charriait* grand train vers le hâvre du petit Natashquan, où nous entrions une heure après.

— Philippe !

—Monsieur ?

— Prenons un coup ?

— Oui, monsieur.

Et nous prîmes un coup avec recueillement ; nous en prîmes un second et nous allumâmes, lui sa pipe, et moi une cigarette.

— Tout de même, Philippe, nous l'avons échappé belle.

— Oui, monsieur.

—Ah ! ah !

Comment m'étais-je fourré dans cette galère où j'ai failli laisser la peau de mon engagé et très probablement la mienne ? Je vais vous le dire, c'est très simple. Par ânerie. Eh ! mon Dieu, oui, par pure stupidité.

Lorsque je résolus de quitter Kegaska, le temps avait la plus triste apparence du monde. J'en fis la remarque à Philippe. Celui-ci, qui ne partageait pas ma manière de voir, se mit à sourire. Ce sourire agaça le peu d'amour-propre qui me res-

tait, je ne voulus pas paraître reculer devant un danger possible et nous mîmes à la voile.

Il était difficile d'être plus bête, mais ce fut ainsi. L'homme n'est pas parfait, je suppose que chacun sait ça. Aujourd'hui, quand j'ai un retour de sotte vanité, je pense aux heures aimables que j'ai passées le long du plain de Natashquan, et ça ne dure pas.

C'est égal, c'était un rude matelot que Philippe!

LE CANARD EIDER

(SOMATERIA MOLLISSIMA—LEACH).

De tous les oiseaux nageurs, que les lois de chasse sont impuissantes à protéger, le plus remarquable, le plus intéressant, le plus précieux est sans contredit le canard eider.

Dans le pays des Sagas, à l'époque où la vie humaine n'était prisée qu'à sa juste valeur, le trépas de l'un de ces oiseaux était puni de mort. Aujourd'hui, dans cette même Islande, l'amende a remplacé la peine capitale. Tout dégénère ! La Suède et la Norvège, ces deux régions labradoriennes de l'Europe, ont imité cet exemple de mansuétude exagérée et l'assassinat d'un eider n'y est plus qu'un simple délit.

Les lois ont fait de cet animal bienfaisant une propriété civile soumise à toutes les charges et protégée par toutes les restrictions légales. Un chef de famille possède quatre ou cinq cents eiders, au même titre que vous pourriez posséder un même nombre de moutons ou de bœufs. Il jouit des produits de ce troupeau ailé et le lègue à ses enfants, lorsque l'heure à sonné pour

lui d'aller rejoindre ses aïeux. Il doit, en retour, protéger ce troupeau, veiller à son accroissement normal, à sa conservation et s'interdire rigoureusement tout meurtre de l'un des sujets qui le composent. Ce sont là, si je ne me trompe, les points saillants des lois qui régissent en Islande, en Suède et en Norvège l'exploitation et la propriété du canard eider. L'on se demande avec stupéfaction comment des lois si sages restent encore inappliquées sur la côte du golfe Saint-Laurent, où ce canard existait autrefois en troupes innombrables et où il se rencontre encore en quantité suffisante pour mériter quelques efforts. La rive nord en possède deux espèces: L'une—Somateria molissima—vulgairement la *Moniac*,— niche en grande quantité sur la côte malgré la guerre impitoyable dont elle est l'objet ; l'autre —Somateria spectabilis— eider remarquable, qu'à l'imitation des aborigènes nous appelons aussi le Warnicootaï, ne s'y voit qu'en passant dès l'origine du printemps, et très tard dans les derniers jours de l'automne. Il stationne peu dans nos parages et niche, beaucoup plus au nord, sur les bords de l'Atlantique.

La femelle de *moniac* est d'un brun très foncé dans sa jeunesse et d'un roux jaunâtre dans l'âge mûr. Sa taille sans élégance, surtout quand elle marche sur les

roches, ne manque pas de grâce lorsqu'elle nage. Son œil est vif, plein de douceur et de confiance naïve. Elle est la meilleure des mères, n'a qu'un mari à la fois et semble la plus fidèle des épouses. La suavité de sa voix est contestable, mais les sons qu'elle émet paraissent malgré tout pleins de tendresses.

Le mâle est très beau, vêtu de velours noir et de satin crême. Sa taille est imposante quoique trapue et ramassée. Comme celui de la femelle, son timbre manque de séduction. Cependant, lorsqu'il veut exprimer à cette dernière tout l'amour qui le consume, il roucoule à la façon d'une gigantesque tourterelle, en imprimant à sa tête et à son cou la plus singulière des impulsions. Il est plein de prudence et, si un danger vient menacer le couple, il est toujours parti le premier. Il semble avoir conçu pour la beauté de son plumage autant d'admiration qu'il a de respect pour son épiderme. Sa propreté est extrême. Dans sa jeunesse, il est gris foncé roussâtre.

Pendant l'hiver qui suit sa naissance, les plumes de son cou et de ses épaules commencent à blanchir, puis celles de sa tête et, enfin, toute la partie supérieure de sa poitrine et de son dos se colorent successivement de la teinte crême lavée de jaune

qui sera sa dernière parure avec la robe de velours noir qui recouvre les parties inférieures de son corps. Cette transformation est complète le troisième été,

Vers la fin du mois de mars, les mâles se rapprochent des femelles et l'on ne tarde point à les voir, voletant deux à deux à la recherche des lieux propres à dissimuler à tous les regards les fruits de leur amour. Autrefois les nids de ces animaux se rencontraient uniformément sur le bord de la mer; il n'en est plus ainsi aujourd'hui.

Les plus éprouvés par la persécution des chercheurs d'œufs, se réfugient près des mares et des petits lacs qui encombrent le littoral, choisissant de préférence ceux dont les approches sont défendues par les haies d'épinettes rabougries et inextricables. Néanmoins, la majeure partie des vieux couples retournent, en dépit des tribulations sans nombre qui les attendent, au lieu où naquit leur ancienne couvée.

Leur choix définitivement arrêté, la famille se construit un nid qu'elle place généralement sous les arbrisseaux ou au milieu des herbes et des mousses qui croissent spontanément sur les roches de nos îlots. Elle piétine le sol, le recouvre avec le duvet qu'elle arrache de sa poitrine, le disposant de telle sorte qu'une partie puisse déborder les lèvres de la légère dépression

produite par ses piétinements. Elle dépose alors ses œufs au milieu du nid ainsi préparé. Quand elle quitte sa couvée, elle la recouvre du duvet débordant, et dissimule celui-ci au moyen de quelques feuilles sèches ou de quelques brindilles herbeuses appartenant aux plantes environnantes. Toutes ces précautions sont prises au moment de la couvaison et avec une telle adresse, qu'il est souvent difficile de découvrir un nid d'eider. Il est bien rare que la première ponte, se composant ordinairement de six ou huit œufs, ne soit point enlevée par les chasseurs. Mais rien n'égale la persévérance de la *moniac*, et quoiqu'il soit facile de lire dans la facture de son nid et dans le nombre toujours décroissant des œufs qu'il contient, le découragement du malheureux animal, elle renouvelle ses efforts jusqu'à quatre fois. La seconde ponte ne dépasse pas cinq œufs et le duvet qui les enveloppe est moins abondant. La troisième produit de deux à trois œufs et le duvet n'existe pour ainsi dire plus. La quatrième et dernière consiste en un seul œuf, déposé sur le sol, sans choix, sans herbe etsans duvet,quelquefois sur la roche nue elle-même. La source est désormais tarie. Pendant toute la durée de ces pontes accidentées de déceptions et de douleurs, le mâle gravite autour des lieux qu'habite sa femelle.

Il semble gai, gras et satisfait. Les chagrins de sa compagne ne troublent en rien son égalité d'humeur, et il paraît tout réjoui de son utilité fécondante, la seule dont il se soucie, car il n'aide pas à la couvaison et je n'ai jamais pu constater qu'il se dépouillât la poitrine pour abriter les œufs de sa cane, entièrement dépourvue, ainsi que l'ont prétendu quelques auteurs. Aussitôt la dernière ponte terminée, il s'éloigne et va rejoindre les autres mâles, désormais sans emploi comme lui.

Je ne saurais dire la durée exacte de la couvaison ; je la crois de vingt-cinq jours. Les petits éclosent pleins de force, et, dès leur naissance, peuvent s'éloigner à quelques pas du nid, si un danger trop pressant les menace. Le troisième jour, ils gagnent la mer et n'ont plus d'autres ennemis à redouter que les oiseaux de proie proprement dits, l'homme et le grand goëland à manteau noir. Pour protéger leur famille contre de tels ennemis, deux mères associent leur dévouement, leur surveillance et leurs efforts. Les groupes formés par cette association se composent presque toujours de onze ou douze individus au maximum, à savoir : neuf ou dix petits et les adultes. Chacune des mères s'attribue un rôle différent. L'une guide loin du danger les petits qui se pressent derrière elle,

l'autre se porte au-devant du péril et cherche à le détourner en attirant sur elle l'attention et les coups, combattant à grands coups d'aile et de bec lorsqu'elle veut repousser les attaques du *frappe-canard* et du *grand goëland*; voletant autour de l'homme, plongeant près de son canot, essayant de convaincre le chasseur sans entrailles à quel point la capture lui serait facile s'il voulait abandonner la poursuite de ses petits. A-t-il la cruauté de tuer la pauvre bête qui essaie de lui donner le change, il parvient très vite près des jeunes eiders qui s'empressent de plonger à qui mieux mieux, avec une vigueur et une persistance vraiment admirables chez de si jeunes animaux.

Ces derniers s'accroissent avec rapidité et, malgré l'époque presque toujours tardive de leur éclosion, commencent à voler dès les premiers jours de l'automne. En octobre, les familles disséminées se rassemblent et finissent par se concentrer sur certains points choisis du golfe.

Ces agglomérations sont quelquefois énormes. J'ai vu les *moniacs* et les *canards plongeurs* se lever en si grand nombre, près de l'îlot du *Rac*, situé à trois quarts de mille de la roche *des perroquets* où j'habitais alors, que l'une des extrémités de la bande atteignait la pointe ouest de mon rocher,

pendant que l'autre touchait encore les battures de l'îlot du Rac.

Lorsque l'hiver est dans toute sa rigueur la glace se forme très vite, et la neige en tombant en accroît l'épaisseur. Les banquises naissent, se rapprochent, se soudent les unes aux autres, et bientôt envahissent la surface de la mer jusqu'à l'horizon. On ne voit plus qu'une plaine de glace aux limites inconnues, coupée ça et là par des lacs d'eau salée. Ces lacs, presque toujours placés près des îlots du large et sur des hauts fonds, sont dus à la force des courants et aux sources sous marines. Ce sont ces lieux privilégiés qu'adoptent les eiders et les bucéphales pour lutter ensemble contre les rigueurs de la saison dure. Là, rien ne les empêche de plonger à la recherche des mollusques, des varechs et des crustacés qui leur servent de nourriture.

On conçoit, sans qu'il soit nécessaire de l'expliquer, combien la chasse de ces oiseaux est difficile pendant la période des grands froids. Au printemps, il n'en est pas ainsi. Les lacs qui leur ont servi d'asiles,s'agrandissent peu à peu sous l'influence des courants et de la température. Les banquises se fractionnent et bientôt se mettent en mouvement. Dès cet instant les groupes se reforment, les plongeurs disparaissent et les eiders se dirigent vers les

localités du golfe Saint-Laurent qui doivent leur servir de séjour pendant l'été. La route suivie par ces derniers est toujours sensiblement constante et des bandes considérables d'eiders franchissent à des époques identiques des pointes de la terre ferme où des îles du large toujours les mêmes. A marée basse les chasseurs se cachent sur ces pointes, et fusillent avec empressement les infortunés voyageurs dont ils apprécient la chair plus encore, peut-être, que la plume.

Ce passage dure une dizaine de jours environ, puis il diminue rapidement, et finit par cesser entièrement au bout d'un mois.

Tuer une moniac est une œuvre assez facile, et toujours, à mon avis, indigne d'un vrai chasseur. Son vol est assez lourd, assez direct et sans crochet, son volume assez considérable pour qu'on ne puisse se considérer comme un habile tireur... en tuant ou blessant à chaque coup l'une de ces pauvres bêtes. Le mâle, malgré la beauté de son plumage, excite moins mes sympathies. Mettre à mort une femelle est un assassinat odieux qu'il faudrait rigoureusement interdire en toute saison et punir sans pitié. Le meurtre du mâle pourrait être considéré comme un simple délit pendant la fermeture et autorisé du premier septembre au premier avril.

Les œufs de l'eider sont gros comme ceux de la dinde, d'un verdâtre pâle, à coquille lisse et résistante, excellents au goût, surtout en omelette au lard. J'en ai mangé, c'était parfait ! A Dieu ne plaise que je veuille induire personne en tentation, mais je dois à la vérité ces aveux qui me coûtent et me vaudront, je l'implore, l'indulgence de mes lecteurs. Sur la côte, la faim pousse à tous les crimes. Cependant, si j'ai, pour imposer silence à mon estomac, dévoré l'enfant dans son enveloppe, je lui ai toujours scrupuleusement conservé une mère.

Il est inutile, je le pense, de faire l'apologie de la plume de cet oiseau. Tout le monde a entendu parler de son duvet si compressible, si léger et si chaud.

Le duvet le plus apprécié se récolte dans les nids ; puis vient celui que l'on enlève à la poitrine de l'animal encore palpitant, enfin la dernière qualité, très inférieure aux deux autres, provient de l'animal mort depuis quelques heures et déjà refroidi.

La quantité de duvet que renferment les nids n'est pas constante pour chacun d'eux et cela dès la première ponte. Quelques-uns en renferment une once, d'autres une demi-once, d'autres, enfin, un quart d'once. On peut extraire le duvet des nids sans nuire à l'éclosion, si l'on a le soin de ména-

ger la partie qui en tapisse le fond et sur laquelle reposent directement les œufs, par-d'autant plus facile à ménager qu'elle est toujours salie par les déjections de la couveuse, trop brusquement effrayée par les chasseurs.

Le commerce des duvets et des plumes est un commerce prospère en d'autres régions moins favorisées comme matière première que notre Labrador canadien. Cela est étrange, n'est-ce pas? Mais cela est ainsi, grâce à l'impuissance des lois.

Je me flatte, tout en le déplorant, de n'avoir jamais été législateur. Cependant, il doit m'être permis de penser que l'initiative individuelle eût été le plus efficace des topiques que l'on pût appliquer à un état de choses si déplorable.

Pourquoi ne pas avoir loué ou vendu aux personnes désireuses de se livrer à l'industrie des plumes et des duvets, certaines étendues du littoral fréquentées par les eiders? L'intérêt des exploitants eût été, il me semble, un sûr garant de la conservation de cet oiseau précieux ; et son accroissement, le but de tous leurs efforts : cet accroissement constituant d'une manière évidente le gage le plus complet d'une augmentation de revenu.

Si la pensée que je viens d'exprimer était assez fertile pour être jugée un jour digne

d'application, il serait, je crois, très opportun d'éviter les deux seuls dangers qu'elle présente : le trop grand fractionnement des lots ou leur trop grande étendue.

J'ai mainte fois entendu dire que l'eider s'élevait en domesticité. Je n'ai jamais pu, hélas ! constater la réalité d'un fait qui serait d'une importance capitale, s'il se confirmait. Mais je ne vois pas d'obstacles sérieux à la domestication de cet animal, ses habitudes et ses mœurs le rapprochant assez de nous pour qu'il puisse être relativement assez facile de lui faire accepter notre présence et nos soins. Quoiqu'il en soit, j'espère que mes efforts, timides et sans valeur, guideront vers l'oiseau qui m'est cher, des sympathies plus autorisées et surtout plus puissantes que les miennes.

L'ANSE DU TRÉPASSÉ

Croyez-vous aux fantômes ?

Il va sans dire que cette question ne s'adresse pas à mon ami d'Outretombe, mais à vous, à vous qui me lisez ; y croyez-vous ?

J'aimerais à vous confier aujourd'hui comme toujours mes plus intimes pensées sur ce sujet émouvant ; et cependant, je ne l'ose, car les milieux que m'impose ma vie bouleversée ont tant d'influence sur moi qu'il m'arrive souvent d'hésiter entre ce qu'il m'est permis de croire et ce qu'il m'est permis de nier.

Près du monde, j'appartiens au septicisme le plus hideux ; loin de lui, tous mes doutes se dissipent et je deviens d'une candeur qui vous toucherait, s'il vous était possible d'en sonder la profondeur.

Sous l'œil de Dieu et dans le danger, j'ai vu les plus incrédules devenir plus naïfs que de jeunes enfants ; j'ai vu les esprits forts frissonner à la pensée du Diable et les croyants oublier la Divinité !

Dans une semaine je vais reprendre le chemin du Labrador et si, par aventure, il

vous advenait un jour d'y naviguer sur mes traces, ne vous arrêtez jamais, un vendredi, à la baie du Trépassé. Cette baie, très longue, très étroite, très sombre, est entourée de toutes parts de mornes noirs élevés, sourcilleux, et de l'aspect le plus étonnant. Les rayons du soleil y pénètrent à peine et les nuits s'y font plus obscures et plus impénétrables que partout ailleurs.

Ce qui frappe le plus dans cette anse aux dimensions assez limitées, c'est la profondeur de l'eau.

Aux pieds des roches, on ne saurait atteindre le fond en filant soixante brasses de ligne. Ces masses liquides, à surface restreinte et à profondeur prodigieuse, presque toujours très sombres, me causent une impression indéfinissable de crainte et de curiosité. Elles font naître en moi les idées les plus invraisemblables et lorsque la nécessité me contraint à les traverser, ce n'est pas sans détourner souvent la tête et sans regarder si quelque saurien gigantesque, dernière épave encore vivante des races disparues, ne navigue pas dans mon sillage. J'éprouve un soulagement irraisonné à reprendre la haute mer et à revoir ses flots changeants et lumineux.

C'est dans cette baie que se montre tous les vendredis le fantôme d'un pauvre diable de pêcheur qui s'y noya un soir, il

y a déjà bien des années. Il revenait du poste voisin avec son matelot. Tous deux avaient atteint les dernières limites de l'ébriété. Arrivé dans l'anse, le patron de la barque fit un faux mouvement et tomba à la mer.

—Jette-moi la haussière, cria-t-il à son compagnon.

Mais au moment où celui-ci se disposait à lui lancer le cordage sauveteur, il disparut tout à coup, sans qu'un geste ait fait soupçonner sa fatigue, sans qu'un cri ait indiqué une détresse imprévue. Du pauvre pêcheur, rien ne reparut jamais. Désolé et dégrisé, le survivant reprit sa course et, rentré chez lui, rendit compte à la famille du noyé de la triste fin de son camarade.

Depuis cette mort tragique, tous ceux qui se hasardent à traverser la baie un vendredi entendent le dernier cri du pêcheur: " Jette-moi la haussière! " et quelques-uns affirment avoir vu son ombre, debout, entre deux eaux.

C'était en 187..; obligé de rebrousser chemin à cause de mon engagé, Thomas, qui trouvait que nous étions bien trop loin de la rivière aux Canards, où je l'avais pris, nous arrivâmes un vendredi soir à l'entrée de la baie du Trépassé.

Ignorant qu'elle fût hantée, nous y pénétrâmes hardiment et, quelques instants

avant la nuit, nous dressions notre tente sur une roche du rivage, où nous éprouvâmes toutes les difficultés du monde à la faire tenir et à hisser notre canot qu'alourdissaient quatre mois de navigation.

Après avoir soupé, aussi consciencieusement que possible, des reliefs d'un énorme saumon tué le matin même d'un coup de fusil, nous nous livrâmes tranquillement au sommeil. Nous étions l'un et l'autre sans inquiétude. Le canot, la tente et les provisions étaient placés au-dessus de l'atteinte des plus hautes mers, et rien, semblait-il, ne pouvait troubler un repos que nous avions bien gagné en pagayant tout un jour contre une brise assez forte. Je dormais comme un juste — c'est ainsi que je dors toujours — lorsque je fus subitement réveillé par un cri épouvantable, et mon engagé se jetta sur moi en hurlant:

— Ah ! mon Dieu ! *quoi ce que c'est*, monsieur ? Aidez-moi, aidez-moi !

Je le repoussai vigoureusement et, furieux, je lui criai :

— Qu'as-tu vu, s... imbécile ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Ni moi non plus, double idiot !

En colère, je suis d'une richesse d'expressions qui m'étonne souvent ; mais le pauvre garçon était si pâle, avait l'air tellement ahuri que je ne pus m'empêcher de rire.

— Ne m'insultez pas, monsieur, me dit-il ; je ne sais pas ce que j'ai vu, mais ce que j'ai vu......

— Eh bien ! quoi ?

— C'était un homme. Un homme tout blanc. Il marchait dans l'eau.... sous l'eau.

— Tu l'as vu ? A travers la toile de la tente ?

— Faut croire, monsieur.

— Tu as avalé trop de saumon et tu as eu le *pesant*, voilà tout.

— Peut-être bien, monsieur, mais c'est drôle tout de même, répondit-il d'un air peu convaincu.

Je le foudroyai de mon regard le plus chargé de mépris et, après avoir arrangé mes couvertures, je repris mon somme interrompu.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon lorsque je me réveillai le lendemain matin. Thomas, rassuré, sans doute, par la présence de l'astre du jour, n'était plus sous la tente. Je sortis à mon tour et l'aperçus à quelques mètres au-dessus de moi, en contemplation devant un objet que je ne pouvais distinguer. Il me fit signe de venir le rejoindre et je grimpai jusqu'à lui en m'aidant des plantes qui poussent entre les anfractuosités des roches.

Sur un entablement assez large, et appuyée contre le flanc moussu du morne

gisait une barge de pêche toute désemparée.

Une barge de pêche n'est pas une plume et les plus légères doivent au moins peser un millier de livres. Qui donc avait pu concevoir l'idée de transporter en pareil lieu, c'est-à-dire à vingt-cinq pieds au-dessus des hautes mers, une embarcation de cette taille et de ce poids ? Puis, dans quel but ?

Après y avoir songé quelques minutes, je renonçai à chercher plus longtemps la solution de cette énigme, et nous nous mîmes en mesure de partir. Une heure après, nous avions quitté l'anse où le brave Thomas avait failli périr de frayeur.

Il était midi lorsque je résolus de débarquer sur un îlot couvert de goëlands, dont les roches, de teintes très riches, avaient excité ma curiosité.

Nous profitâmes de cet arrêt pour dîner. Au milieu du repas, Thomas interrompit un moment le jeu de ses redoutables mâchoires pour me dire :

-Je l'ai vu, monsieur, je l'ai vu. J'ai cru que c'était un marsouin blanc, mais j'ai bien vite distingué ses yeux. Ah ! monsieur, quels yeux !

— Mais tu dormais, animal !

— Je vous crois bien, monsieur, pourtant je l'ai vu.

— En dormant, alors, et sais-tu comment cela s'appelle ?

— Non, monsieur.

— Cela s'appelle rêver.

Thomas haussa respectueusement les épaules et ne souffla plus mot.

Après une dernière tasse de thé, nous reprîmes la mer.

Le soleil se couchait quand nous mîmes pied à terre près d'un poste de pêcheurs où nous devions passer la nuit. Comme toujours, ces derniers vinrent nous rendre visite sous la tente et nous adressèrent les questions d'usage : d'où venez-vous ? où allez-vous ?

Nous répondîmes à ces questions.

— Ah ! vous venez de l'anse du Trépassé ?

— Et vous y avez passé la nuit ? dit un de nos interlocuteurs.

— Certainement, répondis-je.

— Et vous n'avez rien vu, rien entendu ?

— Non.

— Cependant, hier c'était vendredi.

— Oui... A propos, qu'est-ce donc que cette barge échouée si haut, dans le fond de l'anse ?

— C'est la barge à Johnny !

— La barge à Johnny ! ! exclamai-je.

Mon étonnement était profond et le

pêcheur, qui s'en aperçut, me dit d'un air très mystérieux et très grave :

— Je vais vous expliquer ça.

D'abord, il me conta l'histoire du pauvre diable que je vous ai narrée plus haut ; puis il dit :

—" Il y a trois ans environ, Johnny, qui a coutume de faire la fête de temps à autre, revenait en barge de Th...... où il était allé en commission. Il était plein comme une morue ; mais le temps était beau, la mer tranquille, et il naviguait en chantant à tue-tête, ayant toujours eu le *whiskey* très gai.

" Arrivé à l'anse du Trépassé, il entendit tout à coup, tout près de lui, une voix qui lui criait : " Jette-moi la haussière, Johnny."— Il n'en fit pas de cas. La voix renouvela sa prière ; il continua à chanter. A la troisième supplication, Johnny, impatienté, se leva en sacrant et, saisissant la haussière de sa barge, il la lança en disant :

" — Prends-la donc, ivrogne, depuis le temps que tu la demandes !...

" Au même instant, son embarcation fut transportée sur l'entablement où vous en avez trouvé les débris, et Johnny, quoique dégrisé par la frayeur, eut toutes les misères du monde à reprendre ses sens et à gagner sa maison, où il arriva deux jours

après, à moitié mort de faim, de fatigue et de soif."

J'avais écouté ce récit avec recueillement. Quand il fut terminé, je levai les yeux et je rencontrai ceux de Thomas. Ils exprimaient avec tant d'éloquence la terreur, le triomphe et le mépris, que je ne pu m'empêcher de rire, au grand scandale du narrateur.

— Vous n'y croyez donc pas, monsieur ? me dit-il.

— Si, si, répondis-je. C'est Thomas qui me fait rire. Il a pris votre noyé pour un marsouin blanc. Est-il bête, hein !

Thomas était indigné.

— Monsieur, me dit-il, je ne suis pas bien fin, mais je ne suis pas un monsieur ! (1) Et je vois ce que je vois.

Après ces paroles épiques, je n'avais plus qu'à me taire... et je me tus.

Le lendemain, je continuai mon voyage.

Depuis, je n'ai jamais revu l'anse du Trépassé.

---

(1) NOTES DE L'AUTEUR—Sur la côte un paresseux, est un monsieur ! un fou est un monsieur ! un cochon es un monsieur ! etc....

LE LOUP-MARIN

La science pure a imposé aux phoques, que les pêcheurs du golfe appellent loups-marins, une multitude de noms latins que je ne donnerai que sous toute réserve, tant ils semblent avoir été appliqués d'une manière arbitraire et prématurée aux animaux qui font l'objet de cette étude.

La seule classification scientifique qui semble se rapprocher de la classification adoptée par les chasseurs est celle du *Naturaliste Canadien*, et, quoiqu'elle paraisse incomplète, la seule qui ait le mérite très appréciable de s'en tenir aux animaux qui nous intéressent, et de nous épargner la description des pinnipèdes qui fréquentent toutes les mers du globe excepté les nôtres.

Les chasseurs tuent, dans le golfe Saint-Laurent, les phoques qu'ils désignent de la manière suivante :

Le loup-marin d'esprit ou de roche.

Le loup-marin brasseur ou brasseux.

Le loup-marin poil de cochon.

Le loup-marin grosse poche ou grosse tête.

Le loup-marin à pattes carrées.

Le loup-marin jaune ou plaqué.

Le loup-marin tête de cheval ou rouape.

Le loup-marin d'esprit, le *harbour seal* des Anglais (phoca vitulina — Linnée), ne se tue presque jamais au large. Il fréquente surtout le rivage, les roches qui l'avoisinent et les baies profondes qui découpent nos côtes. Il pénètre quelquefois jusqu'aux chutes les plus éloignées des rivières et y prolonge son séjour pendant une partie de l'été. Il n'est pas rare de le rencontrer, dans certaines anses, en troupe de vingt-cinq, trente ou même quarante individus. Mais ces agglomérations sont dûes bien plus à la fantaisie individuelle qu'au besoin de société. Contrairement à ce qui a lieu pour les autres phoques, notamment les *brasseurs*, qui paraissent obéir à une loi commune ou à un chef, chaque loup-marin *d'esprit* agit à sa guise et semble complètement indépendant de la volonté ou des actions des autres membres de la troupe dont il fait partie.

La taille de cet animal ne dépasse pas cinq pieds et son poids atteint difficilement deux cents livres. Sa peau, d'un blanc jaunâtre, sale, est souvent parsemée de taches noires très rapprochées, surtout sur le dos. On le dit alors *pivelé*, et la va-

leur de sa dépouille s'accroît d'autant plus que les taches sont plus nombreuses.

Dans les conditions que j'indique, elle se vend de $1 à $1.50. Sa graisse, qui se traite soit par fonte lente au soleil, soit par fusion sur un feu doux, donne, suivant sa grosseur, de deux à six gallons d'huile valant de 25 à 30 cents le gallon.

Le loup-marin *d'esprit* est polygame. La femelle met bas, quinze jours ou trois semaines avant la Saint-Pierre, un seul petit, bien rarement deux, qu'elle allaite une quinzaine de jours et qu'elle abandonne, après ce temps, avec la plus parfaite désinvolture. Dans le principe, les jeunes loups-marins semblent fort embarrassés de cet abandon. Ils nagent ça et là en gémissant, s'approchant de tout ce qui flotte avec une imprudence qui leur coûte le plus souvent la vie. J'en ai pris plusieurs fois à la main contre le *bordé* de mon canot, auprès duquel ils se pressaient en... pleurant ou vagissant — ce sont les deux seuls mots qui peignent bien le cri ou la plainte que font entendre ces petits animaux.

Pendant cette période d'abandon ils maigrissent beaucoup, puis ils s'habituent à leur solitude et à pourvoir sans aide à leurs besoins, et en peu de temps deviennent — les coups de fusil des maladroits

aidant, — presqu'aussi prudents que les auteurs de leurs jours.

Le loup-marin *d'esprit* se chasse au fusil en canot léger, les jours où la mer est calme. Il se prend aussi au *chaudenette*, sorte de filet spécial qui se tend près des *échoueries* ou roches sur lesquelles ils ont contracté l'habitude de venir se reposer, *s'échouer* au montant, et où ils se laissent assécher par le retrait du flot. Ces roches sont choisies de telle manière qu'ils n'aient qu'un faible effort à faire pour regagner la mer. Ces animaux, incapables de marcher, ne sauraient parcourir assez vite, pour échapper au danger, de longues distances sur des surfaces solides.

La chasse au fusil se fait en canot (je l'ai dit) et par les journées de calme. Le loup-marin *d'esprit*, comme tous les pinnipèdes du reste, ne peut rester bien longtemps sous l'eau et il revient forcémment respirer au bout de quinze ou vingt minutes d'immersion. (1) Lorsque la mer est unie, on le voit émerger très facilement, ce qui ne saurait avoir lieu lorsque les flots

---

Note (1) Quelques chasseurs de loups-marins affirment que cet animal peut rester presque indéfiniment sous l'eau sans revenir respirer à la surface. Il serait intéressant de savoir ce qu'il y a de vrai dans cette étrange allégation, que j'ai entendu affirmer de très bonne foi par des chasseurs paraissant peu portés au ersonge.

sont agités. Dans ces conditions, si l'on se met à la poursuite de l'un de ces animaux, il ne tarde pas à plonger. Vous lancez alors votre canot à toute vitesse dans la direction qu'il a prise, et lorsqu'il reparaît vous le visez à la tête, au côté de la tête s'il est possible, et vous le tuez si vous n'êtes pas trop mauvais tireur. On conçoit, sans qu'il soit besoin de l'expliquer, qu'il est souvent nécessaire de poursuivre un loup-marin assez longtemps et de lui faire faire de nombreux plongeons avant de le tirer à bonne portée.

On se sert également du fusil à l'affût sur les roches, où l'on cherche à l'attirer en imitant ses *allures*. Quelques chasseurs sont tellement habiles dans ce genre de chasse et l'imitent avec une telle perfection, qu'ils parviennent presque toujours à l'amener assez près pour le tuer, pour ainsi dire, à bout portant. La roche qui sert d'affût dans cette circonstance doit être choisie en eau peu profonde, sans cela on s'exposerait à perdre l'animal, qui pourrait couler au fond avant qu'on ait eu le temps de s'en emparer. (1)

Les filets appelés *chaudenettes* ont des

---

(1) A certaines époques, le loup-marin moins chargé de graisse s'engloutit très vite, surtout lorsqu'il est tué raide, et, s'il a été tiré à grande distance, il disparaît avant qu'on ait pu l'approcher d'assez près pour le saisir avec la main ou le harponner.

mailles de 6 pouces de côté, une longueur de 20 à 25 brasses et de 2 brasses à 2½ brasses de hauteur ou de *retombée.* La *ralingue* (corde qui borde le filet) du haut est garnie de liège ; celle du bas est garnie de plombs ou de cailloux ronds assez lourds pour maintenir le filet au fond de l'eau, et assez rapprochés pour que la ralingue du bas ne puisse pas se soulever et soit, sans solution de continuité, bien colée aux roches du fond. Ce filet se tend autour des échoueries. Les loups-marins, en nageant près des roches où ils viennent se reposer, s'engagent dans le chaudenette, qui les retient toujours assez longtemps pour les noyer.

Ces trois procédés de chasse sont usités tout l'été, non-seulement pour le loup-marin *d'esprit* mais encore pour toutes les espèces de phoques qui fréquentent le golfe pendant le cours de la belle saison. C'est ainsi que j'ai pris, plusieurs fois, dans des chaudenettes des *Cœurs* et des *Têtes de cheval.*

D'autres méthodes ont été essayées et l'on a tenté de s'emparer des loups-marins au moyen de gros hameçons disposés autour des roches et au moyen de lignes flottantes entre deux eaux, etc. Toutes ces méthodes ont été abandonnées. Elles étaient peu productives ou abîmaient les peaux.

La peau du loup-marin *d'esprit*, quand elle est bien pivelée, est recherchée pour la confection des sacs à tabac garnis de rassades, de gilets chauds et inusables, de coiffures d'hiver, de mitaines, etc. L'huile que l'on obtient de la graisse se confond avec toutes les autres huiles de phoques.

Cet animal donne lieu à quelques transactions avantageuses, mais sans importance, si on les compare à celles qui sont dues à la grande chasse des loups-marins de banquises.

Les loups-marins de banquises, c'est-à-dire ceux qui se réunissent en grandes troupes, au printemps, sur les champs de glace qui recouvrent les eaux du golfe, comprennent plusieurs espèces ou sous-genres qui sont :

1o Le loup-marin brasseur — harpseal des Anglais, le cœur des Acadiens, le *phoca Groenlandica* de Fabricius.

2o Le loup-marin jaune ou plaqué — probablement *phoqua fœtida* de Fabricius.

3o Le loup-marin à pattes carrées — le *square flippers* des Anglais, — *phoca barbata* de Fabricius.

4o Le loup-marin grosse tête, — capuchon ou poche des Acadiens, — *stemmatopus cristatus* de Cuvier.

L'on tue encore sur les banquises le

loup-marin *poil-de-cochon*, tout petit loup-marin très rare qui pourrait être *le phoca lagura*, Lac, et le loup-marin tête de cheval, — *phocahispida*, Fabricius.

Ce dernier, comme le loup-marin *d'esprit*, est un animal de mœurs particulières, qui fréquente peu les banquises et qui vit en petites troupes de trente à quarante individus, autour des roches du large bien pourvues d'algues variées. Il aime les eaux peu profondes et je le crois herbi-carnivore.

On rencontre encore sur les banquises, mais accidentellement, d'autres phoques qui paraissent se séparer de ceux qui précèdent par certaines, différences spécifiques trop peu accusées, cependant, pour qu'il me soit possible, sans de nouvelles études, d'en faire des espèces particulières.

Quoi qu'il en soit, la chasse des loups-marins de banquises est pour le moment l'entreprise industrielle la plus fructueuse du golfe Saint-Laurent.

Les chasseurs de Terre-Neuve se servent de bateaux à vapeur. Les Acadiens, nos nationaux, les seuls dont je me propose de décrire les procédés de chasse et d'exploitation, étant trop pauvres et trop mal soutenus pour employer des navires à vapeur, se servent de goëlettes de 15 à 30 tonneaux

ou de 150 à 300 quarts, comme on le dit sur la côte.

Ces petits navires sont montés par douze quinze ou dix-huit hommes, suivant la réputation du capitaine. L'équipage est à la *part*. Chaque chasseur qui embarque est tenu de se fournir des provisions et des munitions nécessaires à sa nourriture et à sa chasse pendant la durée de l'expédition qui est d'environ six semaines.

Une fois la chasse terminée les produits en sont divisés au prorata, le navire participant au profit au même titre que les hommes de l'équipage et d'après les conventions établies pour la participation de chacun. C'est ainsi que le capitaine et le vaisseau ont deux ou trois parts de prises, que le cuisinier a une ou deux parts, que certains chefs de canot en ont deux et que quelques jeunes gens encore peu expérimentés n'ont que demi-part dans les prises.

Une fois l'équipage formé, les conventions établies, tous se mettent au gréement de la goëlette.

On garnit son étrave et ses flancs, jusqu'à une certaine hauteur au-dessus de la ligne de flottaison, de forts madriers de bois résistant. Les mâts sont suiffés, les chaînes soudées, les voiles repassées et ralinguées à neuf s'il y a lieu, les canots sont montés à

bord, tout est arrimé avec soin et l'on se met à scier la glace qui sépare encore le petit navire de la haute mer, où vagabondent au gré des vents et des courants les banquises qu'il faut explorer. Puis chacun entend la messe, se confesse, communie et à *Dieu vat !*

Le départ des chasseurs s'effectue généralement vers le 15 mars, et presque toutes les goëlettes de la Pointe aux Esquimaux et de Natashquan prennent le large en même temps. Une fois en haute mer, chaque capitaine suit son inspiration et va de son franc bord où Dieu le guide. Les uns se dirigent vers le détroit de Belle-Ile, les autres mettent le cap sur l'archipel de la Magdeleine, quelques-uns croisent dans les parages d'Anticosti, tous parcourent le golfe, suivant les brises, à la recherche des glaces qui servent de refuges aux loups-marins.

Cette navigation n'est pas sans périls. Quelquefois les goëlettes sont resserrées entre les banquises, et, impuissantes à se dégager, elles sont entraînées lentement vers l'océan. Alors les chasseurs sont contraints de se nourrir des parcelles de viande restées attachées aux graisses embarquées à bord, ou obligés d'abandonner le navire et de gagner la terre ferme en franchissant les banquisse et en charroyant

avec eux les provisions, les armes et les canots. Ça n'est pas sans éprouver de nombreuses souffrances et courir de grands dangers, on le conçoit bien, que l'on effectue de semblables trajets.

D'autres fois, les goëlettes sont prises et broyées entre les glaces qui se relèvent subitement, et tout disparaît, hommes et choses. Ce dernier cas est heureusement très rare.

Je ne veux décourager personne, pas même les naturalistes désireux d'étudier de près les mœurs des phoques, et, s'il m'eut été possible, sans froisser la vérité, de dissimuler les légers inconvénients de la chasse aux loups-marins, je l'eusse fait de grand cœur. Cela était impossible, n'est-ce pas ? D'ailleurs, les acadiens sont des marins hors ligne et les accidents peu fréquents avec eux. Tout se réduit, en général, à se geler un peu le nez, les doigts, les lèvres et les oreilles, ce qui est bien peu de chose, surtout lorsque la chasse est productive. L'on se dégèle au retour avec les parts de prise...... s'il y en a, et peu de chasseurs manquent à ce devoir hygiénique.

Lorsque la vigie d'une goëlette signale des loups-marins sur une banquise, il peut se présenter deux cas :

Ou la banquise est très grande et sans

larges fissures, et alors on attaque au bâton; ou elle est brisée, profondément échancrée et sillonnée par de nombreux canaux d'eau libre, et l'on chasse au fusil.

Je ne parle pas de la position singulièrement pénible dans laquelle se trouvent certains chasseurs dont les navires sont incapables de briser à coups d'étraves les banquises trop épaisses qui les séparent des loups-marins et qui, comme Tantale, voient passer sous leurs yeux l'objet de toute leur convoitise sans pouvoir l'atteindre.

Dans le premier cas, c'est-à-dire lorsque la banquise est très grande, on chasse le loup-marin au bâton.

Les chasseurs, tout d'abord, se choisissent un chef puis chacun se revêt de vêtements blancs.

Les bâtons, branches d'épinette noire ou de tamarac de quatre pieds de long et de 2 pouces de diamètre environ, sont alors distribués et l'on débarque sur la banquise avec précaution.

Le chef de l'expédition examine avec soin le lieu occupé par les loups-marins, et il désigne à chacun le poste qu'il doit occuper. Dans ce choix, il tient grand compte de la distance qui sépare les phoques de la mer libre et de la direction du vent.

Ces dispositions adoptées et bien com-

prises, tous se dirigent en rampant vers les postes qui leur ont été désignés et, une fois rendus, attendent le signal de leur chef. Quelles que soient les précautions prises, on conçoit que tant de mouvements ne peuvent s'opérer sans causer quelques inquiétudes aux loups-marins. Aussi les voit-on relever la tête et humer l'air avec force essayant de se rendre compte des objets dont leurs yeux sont impuissants à leur indiquer la nature. C'est là que l'habileté du chef s'apprécie, car, s'il a apporté la moindre négligence dans l'étude de la direction du vent et dans le choix des postes d'attaque, la chasse est gravement compromise.

On attend dans l'immobilité absolue que les phoques se soient tranquilisés. Alors le chef lève son bâton en poussant un cri et se précipite en avant. Une partie des chasseurs en fait autant, pendant que l'autre partie coupe le plus rapidement possible, aux loups-marins, le chemin de la mer.

C'est alors un tohu-bohu indescriptible, surtout lorsque deux ou trois équipages se sont réunis. Les han ! han ! sonores accompagnent chaque coup. Les novices ou les maladroits qui frappent à faux *sacrent* sans vergogne ou sautent de côté pour échapper aux dents des bêtes incomplètement assommées. Les uns tombent, les autres se

relèvent, les bâtons se brisent, les loups-marins hurlent. C'est une animation, un désordre apparent, un combat insensé qu'il faut avoir vu, auquel il faut avoir pris part pour en comprendre toutes les joies, en connaître toutes les émotions.

Bientôt la tuerie achève faute de victime, et l'on procède au dépouillement des morts. Les peaux attenantes à la graisse s'enlèvent avec une incroyable rapidité. Quelques minutes suffisent à cette opération que certains chasseurs appellent *habiller*, sans doute par ironie, et que d'autres désignent par le mot *scalper*. Un habilleur habile prend cinq ou six minutes pour séparer des chairs la graisse et la peau du plus gros loup-marin.

Une fois toutes les peaux levées on les *lace*.

Lacer consiste à renfermer dans une grande peau, dont les bords ont été percés de nombreux trous, trois ou quatre peaux plus petites, puis à refermer cette enveloppe au moyen de *garcettes* (petites cordes) passées dans les ouvertures que l'on a ménagées, et à traîner le paquet ainsi disposé jusqu'au navire. Il va sans dire que, lorsque je dis " peaux " en décrivant l'opération du *laçage*, j'entends toujours les peaux encore adhérentes aux graisses; celle qui

sert de véhicule est tournée le poil en dehors.

Un homme vigoureux ne saurait traîner sur la glace plus d'un seul de ces paquets à la fois.

Rendus à bord ils sont défaits et les peaux sont arrimées à fond de cale, les unes sur les autres, poil contre poil et lard sur lard. La dépouille des *capuchons* est souvent si pesante qu'elle nécessite l'emploi du palan pour être embarquée et déposée dans la soute.

Dans le deuxième cas, c'est-à-dire quand le champ de glace est morcelé ou divisé par de longues fissures, on préfère la chasse au fusil. Les fusils en usage sont à un seul ou à deux canons, mais toujours à capsules et du calibre 10 ou 12. Ce sont des armes lourdes et solides, dans lesquelles on introduit une forte charge de poudre et 50 ou 60 grammes d'un gros plomb dont chaque grain peut avoir environ 6 millimètres de diamètre.

Les canots que montent les chasseurs sont des embarcati ons très légères, assez étroites pour que les pagayeurs puissent repousser les glaces de la main et du coude sans changer la position du corps. Ils sont d'un bout à l'autre peints en blanc.

Deux hommes vêtus de blanc montent ces embarcations.

Celui de l'avant, ou tireur, a près de lui deux fusils et une gaffe ; celui de l'arrière, ou pagayeur, une autre gaffe et un couteau bien affilé. Quelquefois le tireur, pour mieux dissimuler sa présence, ajoute à l'avant du canot un bloc de glace.

Le pagayeur doit se cacher avec le plus grand soin dans la ligne du tireur et manœuvrer sa pagaïe avec la plus extrême circonspection, sans la sortir de l'eau, et sa main la plus basse trempant dans la mer. Ce genre de navigation n'est pas sans difficulté. Elle demande de l'habitude et de vigueur, car, pour se conserver l'avantage du vent, il faut presque toujours naviguer à contre-brise.

Quand le canot est parvenu assez près des loups-marins pour être à portée de fusil, le chasseur de l'avant abandonne sa pagaïe sans bruit, se saisit de son arme, et, laissant à son camarade le soin de diriger seul l'embarcation, il vise soigneusement et tire les phoques, le plus possible, au côté ou en arrière de la tête. Tirer un phoque de face, c'est s'exposer à le manquer, tant les plombs glissent aisément sur son museau fuyant.

Lorsque la fraction de banquise qui porte les loups-marins est trop grande pour qu'il soit possible de les approcher en canot, les deux chasseurs débarquent et, se glissant

à plat ventre l'un derrière l'autre, cherchent à diminuer la distance qui les en sépare. Puis, rendu à portée, le tireur fait feu et son compagnon se hâte d'habiller les animaux tués par le coup de fusil.

Un tireur expérimenté, qui sait profiter du moment où les phoques lèvent la tête pour humer les émanations de l'ennemi, peut en tuer jusqu'à quatre d'un seul coup.

Pour en terminer avec les divers procédés de chasse employés pour s'emparer de ces animaux, je dirai quelques mots des grands filets en usage chez les *planteurs* du grand nord.

Ces filets sont construits avec du fil très fort. Ils sont *ralingués* avec une grande solidité.

On les dispose sur les pointes et dans les passes situées entre les îlots du large et de la terre ferme. Les mailles, comme celles du chaudenette ont six pouces de côté.

L'une des extrémités de ce filet, très grand puisqu'il peut avoir des centaines de brasses de longueur, est fixée à un premier cabestan, l'autre extrémité, laissée momentanément libre, vient rejoindre au moyen d'une longue ligne, et en se recourbant, un deuxième cabestan placé à quelque distance du premier.

Quand les phoques se sont engagés en troupe suffisante en dedans de la courbe

décrite par le rets, on ramène le plus vite possible l'extrémité libre à terre, et ils se trouvent emprisonnés ainsi entre le filet et la terre. Il ne reste plus qu'à les tuer à coups de fusil, ou de bâton et à les *habiller*.

C'est par cette méthode que M. Robertson, de la Baie Rouge, au grand nord, s'emparaît, il y a une quinzaine d'années de trois à quatre milles loups-marins tous les ans.

Cette chasse se fait à la fin de l'automne, c'est-à-dire de décembre en janvier.

Les phoques sont doués d'une certaine intelligence, dit-on. Ils apprennent à dire facilement, en domesticité, papa et maman! J'y veux bien croire. Cependant, je pense qu'ils ont juste ce qu'il leur faut et qu'il ne saurait rien prêter à nos politiciens. Quoi qu'il en soit, les chasseurs affirment que, lorsqu'ils sont cernés sur les grandes banquises et sans espoir de gagner l'eau libre, ils savent choisir le point le moins résistant du champ de glace et s'y entasser les uns par-dessus les autres jusqu'à ce que leur poids ait défoncé la banquise et qu'ils aient pu par ce moyen regagner la mer.

Je n'ai jamais vu se produire le fait que je viens de raconter, mais il m'a été affirmé par plusieurs chasseurs acadiens qui paraissaient sérieux.

La femelle du phoque de banquise met bas, vers le 15 février, un seul petit, quelquefois deux, bien rarement trois. Elle choisit pour cette opération le milieu des plus vastes champs de glace et y entretient toujours ouverts des trous où elle peut passer sans difficultés pour aller à la recherche de sa nourriture.

Elle allaite ses petits très peu de temps et ces derniers s'accumulent, après leur abandon, sur les banquises, où les chasseurs en font d'énormes massacres. La chasse des jeunes loups-marins se prolonge jusqu'au 15 avril, époque où ils quittent les glaces. Elle précède toujours la chasse des vieux phoques.

Le rapprochement des mâles et des femelles a lieu presque immédiatement après la mise bas, et comme les chasseurs ne trouvent plus aucun loup-marin en bas âge avant l'année suivante ils en concluent que les femelles portent de onze à douze mois.

Le *capuchon*, ou *grosse-tête* met bas dans les premiers jours de mars seulement. A l'époque des amours, le mâle perd le capuchon ou repli cutané qui lui a valu son nom et cet ornement est remplacé par un corps rouge sang, ayant à peu près le volume des deux poings réunis et qui semble lui sortir de la gueule sans dépasser les maxillaires.

Quelques chasseurs m'ont assuré avoir tué des stemmotopes ayant trois narines. Je ne cite ce dernier fait et celui qui précède que pour indiquer combien il serait nécessaire d'étudier de plus près des animaux encore bien mal connus, quoiqu'on dise. Dans la transformation de la grosse tête à l'époque de ses amours et dans l'augmentation anormale de ses narines il y a, sans aucun doute, quelque chose de vrai ; mais qu'est-ce exactement ? Je ne puis encore le dire et je suis sûr que les naturalistes les mieux renseignés n'en savent pas, sur ces points, beaucoup plus long que moi, et je le regrette.

Les gros loups-marins de brassées sont dans toute leur graisse après le 15 mars. Ils pèsent jusqu'à quatre cents livres et donnent jusqu'à quinze ou seize gallons d'huile.

Les capuchons arrivent à peser 2,000 livres, mais ils produisent relativement moins d'huile que les *cœurs* et les *plaqués* (loups-marins de brassées).

Le rendement en huile du *poil de cochon* et du *tête de cheval* est aussi relativement moins considérable.

En général, toutes les goëlettes ont regagné leur port d'armement dans les premiers jours du mois de mai.

Le premier soin des chasseurs une fois

arrivés est de débarquer les dépouilles qu'ils ont à bord. Puis ils séparent les peaux de la graisse qui y est encore attachée, salent les peaux, fondent ces graisses dans de grands chaudrons de fer, les embarillent et attendent les acheteurs.

Il arrive souvent que les preneurs achètent peau et graisse en bloc, avant toute séparation. Dans ce cas les prix offerts varient entre trois et trois cents et demi la livre et un beau loup-marin peut rapporter douze dollars. En général, on compte un louis de quatre dollars pour chaque piastre.

Certes, ce sont là de beaux revenus, et lorsque les goëlettes reviennent avec quinze cents ou deux mille loups-marins chacune, tous les chasseurs sont riches, ou le seraient, si leur imprévoyance ne les amenait à dévorer en peu de temps l'argent gagné en six semaines.

Mais il s'en faut de beaucoup que de semblables succès couronnent toutes les entreprises, et les captures se réduisent le plus souvent, depuis quelques années surtout, à cent cinquante ou deux cents peaux, c'est-à-dire à une somme à peine suffisante pour payer les avances des chasseurs.

En présence de ces faits, l'on se demande avec stupéfaction comment il se peut que les Acadiens n'aient point encore songé

à améliorer leur industrie de prédilection en se pourvoyant de bateaux indépendants des brises et assez forts pour rompre les glaces qui les séparent des loups-marins. La réponse est assez facile : ils sont très loin, ils sont pauvres et leurs pères faisaient ainsi ; il est malheureusement un motif plus sérieux encore : ils ne s'entendent pas entre eux.

Mais si les Acadiens sont impuissants à modifier leur procédés de chasse et à s'enrichir, comment expliquer qu'une industrie si avantageuse entre les mains des gens de Terreneuve n'ait encore tenté aucun capitaliste canadien ? Comment se fait-il que les quantités considérables de chairs et d'os abandonnés sur les glaces n'aient encore trouvé aucun emploi ?

J'espère qu'il n'en sera pas toujours ainsi et qu'un jour viendra où toutes ces matières perdues exciteront l'attention d'un homme intelligent et riche, qui saura leur acquérir, dans l'industrie, la place que je m'étonne de ne pas leur voir occuper.

LA BÊTE PUANTE

Je n'aime pas le nom de *viverra mephitis* ou de *mephitis americana* que lui donnent les savants. Je préfère de beaucoup celui de *bête puante* que nos chasseurs lui ont appliqué avec tant de bon sens. Cependant l'épithète " puante " malgré sa valeur déjà très expressive, est insuffisante et doit être considérée comme un euphémisme que la pauvreté de notre langue a rendu inévitable.

Nul mot ne saurait exprimer à quel point est effroyable, insoutenable, insondable l'odeur que répand ce malheureux animal. Il faudrait créer un mot, mais lequel ? Pour le moment, mon imagination trop engourdie ne me suggère qu'une périphrase, et cette périphrase, je n'ose vous la confier. Le raffinement de vos organes et l'étude approfondie des odeurs variées qui se produisent sur notre globe suppléront, je veux l'espérer, à la pauvreté regrettable de mes expressions.

Si je n'étais retenu par la bienséance, un sentiment de méfiance compréhensible

m'empêcherait encore de traduire toute ma pensée. Vous le savez, n'est-ce pas ? tout est relatif, et je craindrais que cette odeur, pour moi la plus épouvantablement nauséabonde, ne fût pour vous d'un charme infini. Cela pourrait provoquer la naissance de soupçons blessants pour la pureté de mon appareil olfactif et mettre en désarroi les débris de mon amour-propre.

Mais il importe peu à la *mouffette* — car on lui donne aussi ce nom — que vos impressions et les miennes soient discutables ou imparfaites. Elle se connaît et semble apprécier comme moi-je le dis à ma louange— — la valeur de l'unique défense que la nature prévoyante ait mise à sa disposition.

Malgré tous les préjugés que ce début a dû faire naître en vous, la bête puante a eu son heure de célébrité et les plus jolies des femmes qui firent autrefois le bonheur de nos pères entourèrent leurs cous divins de boas confectionnés avec la fourrure de cet animal odorant, fort à la mode, à ces époques reculés, sous le nom de *shunk* ou *shund*.

La mouffette est de la grosseur d'un chat domestique. Son pelage est noir luisant. De chaque côté de son museau part une ligne blanche, étroite, qui va s'élargissant jusqu'à la naissance de la queue. Cette queue, qu'elle redresse en panache mena-

çant dans les grandes circonstaces, est garnie de poils longs et soyeux.

Ses mœurs laissent à désirer. Je la crois polygame. Elle vit quelquefois en communauté, ce qui dénoterait une certaine aberration de l'instinct et du sens moral. Elle se loge pendant l'été dans des troncs d'arbres et durant l'hiver dans des terriers naturels dont elle s'écarte très peu. Elle choisit quelquefois les soubassements de maisons, les *chaffauds*, et alors elle devient une calamité pour les habitants, qu'elle condamne au martyr par infection.

C'est une bête inoffensive et faible, que l'on accuse à tort du meurtre des poules et des poulets, car elle vit surtout de fruits et de viandes mortes et serait la victime de tous les animaux, si le Providence ne l'eût pourvue du plus original et du plus redoutable des moyens de défense.

Ce moyen, d'une efficacité que nul de ceux qui l'ont attaquée ne conteste, consiste en une liqueur noirâtre que contiennent certains viscères placés non loin de la queue et en arrière d'un orifice *innommable*. Ce liquide, que les muscles adjacents projettent à deux ou trois verges de distance lorsque la mouffette est effrayée ou en colère, est la source de cette odeur renversante dont je vous ai dit quelques mots dans les premiers paragraphes de ce récit.

La bête puante a été la cause de bien des mésaventures. Permettez-moi de vous en conter une. Qui sait si votre heureuse fortune ne vous mettra pas un jour en face de cet animal intéressant ? Vous bénirez alors mon récit et répandrez sur son auteur les flots de la plus vaste reconnaissance.

— Venez-vous faire un tour à la perdrix, monsieur ? me dit, un après-midi d'automne, le pêcheur de la L. P...

— Volontiers, lui répondis-je.

— Si c'est pareil pour vous, monsieur, nous irons du côté de la *plaine*. Ma feemme est allé y cueillir des graines et nous reviendrons avec elle. Je l'aiderai à porter son panier.

— C'est bien, Hector, *gréez-vous*, je vais en faire autant.

Quelques instants après, nous cheminions côte à côte le long des bois d'épinettes qui bordent le haut du *plain*. En automne, lorsque le soleil échauffe de ses rayons déjà faiblissants la lisière des forêts du nord, les perdrix de savane et les perdrix grises viennent quelquefois, en grande quantité, picorer les graines rouges ou *airelle ponctuée* qui abondent sur les terrains sablonneux que n'atteint pas la haute mer.

Ce jour-là, elles étaient assez rares et nous marchions depuis plus d'une demi-

heure sans avoir tiré un seul coup de fusil, lorsqu'Hector m'interpella et me dit :

— Ah ! Si nous avions l'ours ! Ma femme l'a emmené, mais nous allons le retrouver tout à l'heure. En revenant, nous serons plus chanceux.

L'ours est un chien — un croisé de Terreneuve que j'ai donné, dans le temps, à Hector Excellent pour le bois, quoique muet sur la perdrix. Terrible pour le porcépic et le lièvre, qui constituent, avec quelques têtes de morues, sa nourriture la plus habituelle. Charriant le bois l'hiver, amusant les enfants, recevant le curé avec distinction et les intrus avec hauteur. Un chien parfait, quoi !

— Hector !

— Monsieur ?

— Si nous tirions un coup de fusil ? L'ours n'est pas bête. Il comprendra et viendra nous rejoindre, hein ?

— C'est ça, monsieur.

Et nous déchargeâmes nos fusils trois ou quatre fois de suite. L'ours ne vint pas.

— C'est drôle, reprit Hector, Rhina doit être bien loin.

Rhina est le nom de la femme d'Hector. Ce nom ossianesque appartient à la plus originale des *créatures*. Grande, maigre, la peau parsemée d'excavations causées par les grains de la petite vérole noire, mau-

vaise langue, colère, mais vaillante, franche et le cœur sur la main. Elle donne de nombreux enfants à son mari et fait son bonheur quand elle a le temps, entre deux bordées d'injures.

Nous commencions à nous décourager, lorsque j'aperçus une perdrix branchée sur une épinette, Je fis feu et l'animal tomba. Presque au même moment, mon compagnon de chasse faisait feu à son tour. C'étaient des perdrix de savane et nous en tuâmes cinq ou six sans désemparer.

Cette heureuse exécution nous remit en joie et nous continuâmes à chasser. Quelques pas nous séparaient encore de la plaine, que nous cachait une pointe boisée, la pointe du bonhomme Thaddée, si j'ai bonne mémoire.

Tout a coup, nous aperçûmes sur le bord de la mer un être noir qui se livrait aux plus singulières évolutions. Cela se précipitait à l'eau, puis revenait au plus vite se rouler dans le sable, en soufflant et en grognant.

— Mais, c'est l'ours! dit Hector, est-il fou?

Nous nous retournâmes instinctivement vers le bois, et nos regards furent tout aussitôt frappés par le plus étonnant des spectacles. J'en ris encore en vous contant cette véridique histoire.

Rhina, nue comme un ver, poussait, au moyen d'une longue perche, dans un feu qu'elle avait allumé, quelques loques dont elle paraissait désireuse de hâter la combustion.

Pendant quelques instants, le fou rire qui s'était emparé de moi à la vue des charmes entièrement dépouillés d'artifice de la jeune femme avait tenu ma pudeur naturelle en échec. Mais je repris vite possession de moi-même et, comprenant combien ma présence pouvait déplaire à cet excellent Hector, — de qui et de quoi n'est-on pas jaloux quelquefois ? — je repris, toujours riant, quoique seul, le chemin de la maison, où j'arrivai à la nuit noire.

Je me couchai riant encore, mais je dormis à peine. J'avais hâte d'atteindre l'aurore du lendemain, comme eût dit M. de Pixérécourt. Je mourais de l'envie de connaître les motifs qui avaient porté Rhina à choisir, au mois d'octobre, un costume aussi peu rembourré.

Dès l'aube, je gagnai la maison d'Hector. Tout le monde y était debout.

— Bonjour, dis-je en entrant.

— Bonjour, monsieur.

—Vous aviez un bien beau costume hier soir, Rhina !

— Vous trouvez, monsieur ?

— Certainement, — j'ai pour principe

qu'il faut toujours être aimable avec le sexe faible — mais que vous était-il arrivé ?

— Voilà, monsieur : je ramassais des graines. Tout à coup, passe à côté de moi une bête noire avec une longue queue. Je crois que c'est une martre. Je prends un bâton, j'appelle l'ours et nous nous précipitons tous deux sur l'animal. C'était une bête puante ! monsieur, une bête puante ! ! Elle m'a arrosée, l'ours aussi, la maudite... la...... etc.. L'ours est devenu fou. Moi, j'ai failli mourir. Je ne pouvais plus résister. Alors, j'ai tiré mes vêtements, j'ai allumé un feu et je les ai fait brûler. Oh ! la bête du diable, oh ! la ci... oh ! la ça... — vous comprenez que j'en passe, cher lecteur. — A quoi ça peut-il bien servir, monsieur, des bêtes comme ça ?

— A faire déshabiller les jolies femmes, Rhina, lui répondis-je.

— Ah ! maudit Français, me répondit-elle en riant.

Sur la côte, quand il s'agit d'un Français aimable comme vous ou moi, l'on dit : *Ah ! le maudit Français !* S'il est question d'un Anglais vertueusement impassible et saintement grognon, on dit : *Oh ! l'Anglais maudit !*

Lequel préférez-vous ?

LE RAGOUT DE LUDIVINE

J'ai connu une très honnête femme qui s'appelait Ludivine.

Elle habitait un poste de pêche de la côte nord du golfe Saint-Laurent.

C'était la femme d'un pêcheur de morue. Elle excellait à confectionner le potage au poisson et le ragoût de moniac (canard eider). Nul au monde, paraît-il, ne connaissait aussi bien qu'elle l'art de doser, en de justes proportions, les substances qui assaisonnent ces deux plats et les rendent irrésistibles au palais des *planteurs* de notre Labrador.

Sa reputation s'étendait aussi, il est bien vrai, jusqu'à la soupe aux pois; mais, sur ce point, il s'élevait quelques doutes, et Édesse, l'une de ses rivales, allait même jusqu'à prétendre qu'elle n'y entendait rien. Je passerai donc sans insister sur ce dernier mets, dont les manifestations diatoniques incontestées tenteraient la plume élégante d'Armand Sylvestre, s'il en connaissait toutes les nuances autrement que par ouï-dire.

Il y avait si longtemps que je voyais le

mari de Ludivine — Grégoire, s'il vous plaît — se pourlécher les lèvres toutes les fois que sa femme lui avait préparé une moniac ou servi une soupe à la morue que l'envie me prit d'y tâter un jour.

Je ne suis ni gourmand, ni glouton, malgré l'ampleur trompeuse de mon abdomen qui se plaît à me calomnier et à faire croire à des passions que je ne possède pas ; mais j'en avais une envie inexplicable, irrésistible, folle, presque inquiétante ! Je voulais en manger à tout prix.

Un soir, la morue avait donné en abondance et nous rentrions chargés, filant vers la terre sous nos quatre voiles qu'enflait à peine une légère brise de sud-ouest. Un *camp* (troupe) de moniacs nageait alors à quelque cent verges de notre étrave. C'étaient des *hivernantes*, c'est-à-dire de jeunes eiders nés l'été précédent, que les soins de la maternité n'avaient point encore racornis et dont la chair était restée aussi tendre que savoureuse.

Cent verges ! C'était bien loin, trop loin pour du plomb, et pour mon Marlin le but etait bien petit. Le ragoût fuyait devant nous, maintenant toujours sa distance sans perdre un seul pouce. J'avais des accès de rage mal contenus : un si bon ragoût !

— Envoyez-leur donc une prune, mon-

sieur, elles risquent toujours plus que vous, me dit Grégoire.

C'était plein de bon sens. Je saisis mon arme et tirai dans le tas. Tous les oiseaux s'envolèrent, sauf deux qui gisaient inanimés.

Le coup était surprenant et vous n'êtes pas obligé d'y croire ; d'ailleurs, il importe peu, l'essentiel était accompli. Je tenais la base du ragoût de Ludivine.

Une heure après, nous étions à terre. Le soleil était encore haut sur l'horizon. Avant de débarquer notre morue et de nous mettre à *trancher*, j'envoyai Grégoire porter les deux oiseaux à sa femme, la priant de mettre tous ses soins à la confection du plat depuis si longtemps convoité.

Vers huit heures du soir, notre morue, *piquée*, *décollée* et *tranchée*, était transportée sous notre *chauffaud*. Après l'avoir salée et empilée avec toute la célérité et tout le soin dont nous étions susceptibles, nous nous dirigeâmes vers la maison de Grégoire, où devaient nous attendre et où nous attendaient, en effet, Ludivine et son ragoût.

Nous entrâmes et, après nous être lavé les mains dans le plat éclectique qui sert, dans une maison de pêcheur, aux usages les plus variés et les moins exprimables, nous nous assîmes près de la table ou bientôt allait fumer le plat de nos rêves.

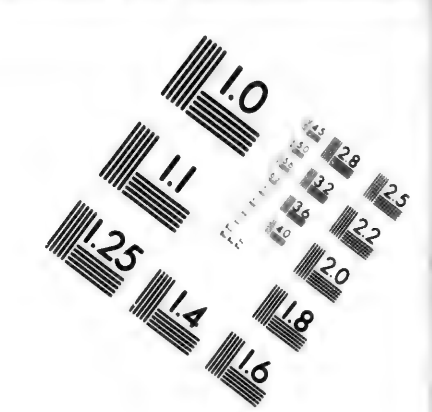
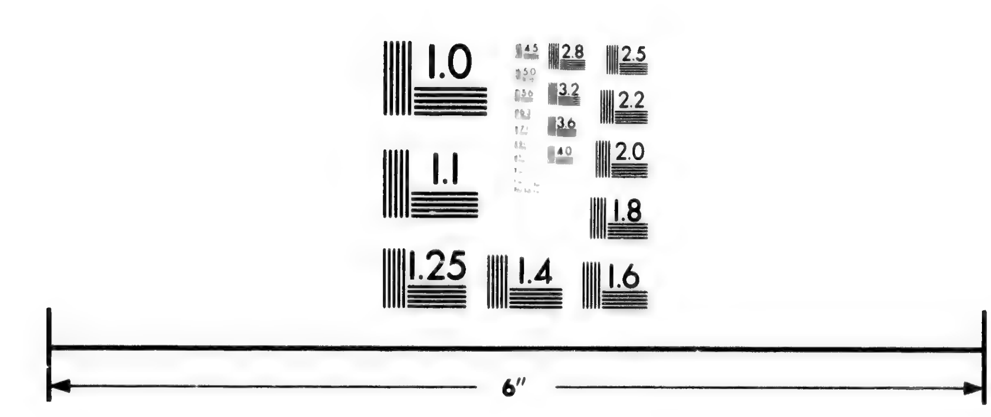
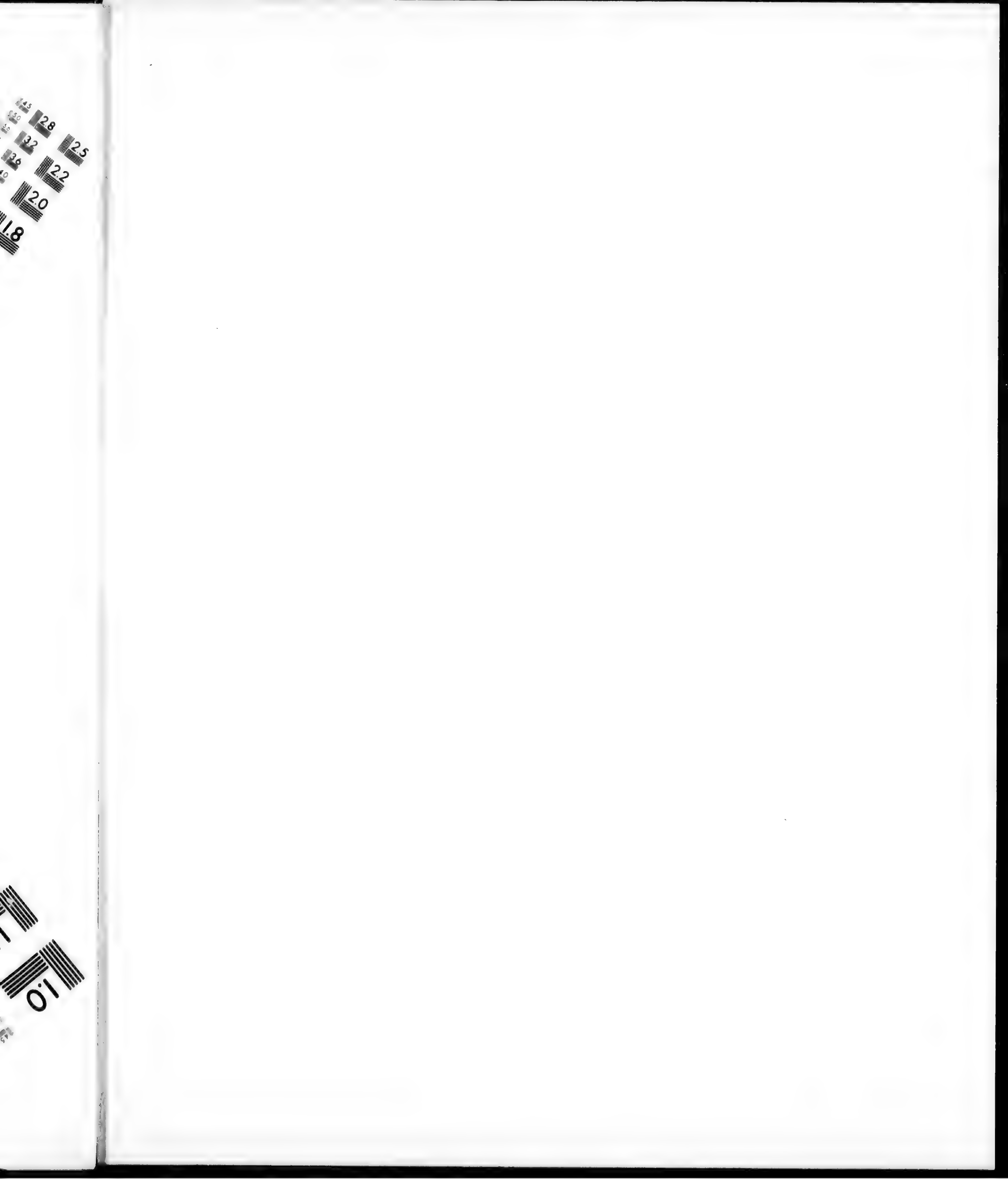


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

Ludivine — je répète toujours ce nom avec plaisir — était une robuste *criature*, très hâlée par le soleil, encore jeune et très suffisamment jolie femme, — fort habile, disait-on, à tous les travaux et à tous les *déduicts* plaisants. Sainte femme, d'ailleurs, craignant Dieu, infiniment plus le diable, et honorant son curé, qu'elle eût défendu, comme nous tous, du reste, sur le gril même de saint Laurent ; elle lui payait fidèlement sa dîme.

Elle possédait, de compte à demi avec Grégoire, cinq enfants très robustes, prodigieusement crasseux, dont elle nettoyait le museau et les mains une fois tous les dimanches, et, de plus, une maison de bois composée d'une pièce à tout faire dans le bas et d'un grenier où couchait toute la famille.

Hospitalière autant que son époux, elle eût partagé son dernier morceau de lard avec un *voyageur*. Rigide et inflexible avec les marchands et les *tradeurs*, ne leur vendant jamais rien sans profit très sérieux, ne leur achetant jamais un fétu sans les traiter *in petto* de voleurs sans conscience, vérité généralement admise sur la côte par tous ceux qui trafiquent avec cette classe honorable de commerçants. Méprisant les *officiers*, — c'est ainsi que l'on désigne les

gentlemen au cœur simple qui viennent pêcher à la ligne le saumon dans nos rivières, — et ne manquant jamais de trouver que son cochon engraissait comme un *messieur*. Enfin, comme vous le savez déjà, excellente cuisinière, *inbattable* dans l'art d'apprêter la moniac et les têtes de morues.

— La soupe est sur la table et nous allons la manger chaude, si vous voulez bien, dit Grégoire.

Je répondis en enfonçant ma cuillère dans le potage, non sans quelque appréhension. Cependant j'avais tort. Ça ne valait pas un potage bisque, voire même une timide soupe aux choux ; mais enfin, c'était mangeable et l'on ne pouvait exiger davantage de quelques têtes de morues.

D'ailleurs, ce potage ne représentait à mes yeux que le plus futile des accessoires. Tout était dans le ragoût de moniac.

Il parut !

Cette fois, c'était parfait. La critique la plus légère eût été injuste, idiote, presque impudique. L'oiseau était cuit *à l'adoration*. Tendre quoique consistant. La sauce, liée savamment, très épicée et d'une couleur brune très séduisante. Je sollicitai une seconde édition, et mon impression resta la même. Ludivine était digne de sa répu-

tation. Elle la surpassait. C'était mieux qu'une cuisinière : c'était une virtuose, la virtuose du ragoût de moniac.

Je ne sais pas si vous êtes curieux. Je le suis beaucoup. Oh ! je n'écoute pas derrière les portes, ce n'est point ainsi que je l'entends. Mais je suis curieux de ce que je ne sais pas. Apprendre me paraît la seule chose réellement intéressante ici-bas et pour savoir demain ce que j'ignore aujourd'hui, il n'est rien que je ne puisse accomplir. Je voulus donc savoir comment se préparait le ragoût de Ludivine.

— C'est très simple, dit-elle : après avoir plumé et vidé ma moniac, je lui fais jeter un *bouillon* dans l'eau chaude pendant un quart d'heure, puis je la racle avec soin. Je la passe à l'eau froide et la dépose dans ma *tourtière* sur un fond de tranches de lard très minces et d'oignon haché menu. Je laisse mijoter doucement en allongeant la sauce, petit à petit, avec de la farine grillée arrosée de bouillon. Quelques minutes avant de servir, je sale, je poivre et j'ajoute une cuillerée à soupe de mélasse. Voilà !

— De mélasse ! dis-je. Je croyais que Grégoire n'en avait trouvé ni chez V.... ni chez H.... ?

— En effet, ils n'en ont pas, me répondit-elle. Je me suis servie de celle que j'ai

préparée pour la jaunisse. Il en fallait si peu !

Un frisson violent secoua tous mes viscères. Je me précipitai vers la porte, que je franchis d'un bond. Il était temps : le ragoût de moniac......m'abandonnait !

Je vous dois l'explication de cet accident et, quelque difficile qu'elle soit, je vais vous la donner.

Il existe sur la côte un parasite très répandu — trop répandu, qui — appartient au genre des insectes épizoïques. Les Romains qui le connaissaient déjà beaucoup lors de l'enlèvement des Sabines et qui le connaissent encore malgré l'unification de l'Italie, le désignaient sous le nom de *pediculus*. Larousse, Littré et autres entomologistes que vous pouvez consulter, prétendent qu'il y en a quatre espèces. Je ne les décrirai pas. Ce qu'il y a de certain, c'est le dégoût profond, invincible que soulève en moi cet insecte. Or, cet animal odieux possède, paraît-il, une vertu thérapeutique souveraine : confit dans la mélasse, il guérit de la jaunisse. Et Ludivine m'avait cru...... phtiriophage, tout comme un Hottentot.

J'ai pardonné, mais je ne puis plus voir et encore moins approcher un ragoût de moniac, et Ludivine n'a plus pour moi le même attrait !

UN RÊVE

Il y a bien des années de cela, je parcourais en canot, selon mon habitude, le littoral du Labrador Canadien.

C'était en juillet. La chaleur était accablante. Je pagayais péniblement sous le soleil ardent qui mettait ma cervelle en ébullition malgré le vaste *suronâ* qui recouvrait mon chef rasé jusqu'à l'épiderme.

Tout en cuisant et en pagayant, je songeais avec une certaine amertume aux richesses que devaient contenir les roches que je frôlais de mon canot.

En voyant ces granites, ces gneiss, ces micaschistes, en arrêtant mes yeux sur les trapp, sur les expensions porphyriques qui les recouvraient, en admirant les reflets soyeux et irisés des cristaux qui tapissent les anorthosites labradoriennes, je ne pouvais m'empêcher de penser aux minéraux précieux que ces formations recèlent toujours.

Je voyais comme en un songe ceux que l'avenir réservait aux explorateurs plus heureux, plus savants ou plus riches que moi, et je soupirais en me rappelant que

Dieu interromprait certainement mon existence avant que fût achevée l'œuvre que j'avais entreprise.

Tout en rêvant ainsi, j'avais fait du chemin et le soleil baissait à l'horizon. L'heure du campement allait sonner.

Je me dirigeai vers le fond d'une baie longue et étroite, très rapprochée de moi, où je parvins en peu de temps. J'atterris sur le sable, montai mon canot au plain et dressai mon humble campement.

Après avoir étendu sur le sol de nombreuses branches flexibles de sapin odorant, j'allumai mon feu de veille et me couchai pour me livrer plus à l'aise aux pensées qui avaient abrégé la longueur de ma route.

En face de moi s'étendaient calmes et déjà sombres les eaux de la baie où je devais séjourner une nuit. Sur le rivage opposé campait, sur le plus haut du plain sablonneux, limité vers la terre par d'énormes escarpements granitiques, une famille de sauvages montagnais, dont je distinguais à peine les silhouettes atténuées par l'ombre.

Peu à peu, tout devint vacillant, indécis, confus, se perdit dans l'obscurité, et bientôt, mes pensées elles-mêmes ondoyèrent avec les objets environnants.

Seul, le feu de mes voisins, quoiqu'il me

parût prodigieusement éloigné, était resté nettement perceptible à mes yeux fatigués et à mon intelligence engourdie.

Combien de temps restai-je ainsi, dans cet état d'anesthésie étrange qui n'est ni la veille ni le sommeil ? Je ne saurais le dire.

J'en fus arraché par les éclats d'une lumière intense, dont l'étincelle électrique la plus vive serait impuissante à donner la plus faible idée. Le pauvre foyer des Montagnais s'était transformé et c'est de lui que s'échappait le flot de lumière étincelant qui venait de frapper mes regards.

L'énergie de ce foyer était telle que le rayonnement de ses ondes pénétrait la muraille rocheuse et me permettait d'en distinguer les parties intégrantes.

Sous l'influence de cette lumière inouie, les transformations les plus singulières s'accomplissaient. Je voyais distinctement les granites, les gneiss et les micaschistes se décomposer en leurs éléments. Les feldspath ondulaient en laves prodigieuses, les quartz coulaient en fleuves d'une limpidité parfaite et les micas recouvraient d'un dôme cristallin et flexible toute cette matière liquéfiée. Au centre de ces ondes minéra les apparaissaient de nombreuses taches aux teintes ardentes et variées, de nombreux filons liquides éclatants.

Eblouie d'abord, ma vue s'habituait peu à peu à cette incandescence, s'y plongeait avidement et j'assistais, troublé et ravi, à cette analyse merveilleuse de la roche aux entrailles indestructibles.

Le phénomène, cependant, touchait à sa fin, et la synthèse de toutes les substances désagrégées ou liquéfiées s'accomplit presque subitement. La matière reprit sa structure primitive.

La lumière semblait avoir changé de nature. Elle ne transformait plus les minéraux, mais elle pénétrait plus loin dans les profondeurs de la terre et mes yeux se reposaient alors sur les eaux bleues d'un lac entouré de mornes arrondis, complètement dénudés et tout sillonnés de filons entrecroisés de toutes couleurs. Les rives de ce lac étaient formées d'un sable très fin, très aggloméré et d'un blanc jaunâtre rosé. J'en distinguais nettement la texture et la composition. C'était du kaolin très pur, qu'eussent envié les fabriques illustres de Saxe, de Sèvres et de Limoges.

Du pied des roches, émergeant du kaolin même, s'élançaient plusieurs veines parallèles, d'un rouge sang de bœuf tacheté de violet irisé. Je reconnaissais le cinabre, si précieux comme minerai de mercure. Plus loin, des filons noir mat et noir brillant, constellés de parcelles lumineuses, se co-

toyaient en gagnant le sommet des hauteurs. C'était de la galène et de l'oxyde d'étain ou cassitérite.

Plus loin encore, encastrés dans la pierre, je voyais d'énormes cristaux hexagonaux de molybdénite, de bismuthine, de cobalt arsénical, et des filaments d'argent natif rejoignaient des pépites d'or pur verdies par la lumière mystérieuse qui éclairait toutes ces richesses. Au-dessous, les minerais de cuivre se mélangeaient aux minerais de nickel, et les fera spathiques et oxydulés le disputaient aux oligistes et au fer hydraté.

Je ne savais où arrêter mes regards séduits et je baissais les yeux pour reposer un instant ma vue lassée par tant de splendeurs.

J'étais au comble de mes vœux. Ces gisements que j'avais tant cherchés étaient là, à quelques pas de moi. Je les voyais. Un effort, et je les touchais.

Je n'avais jamais douté de leur existence. Je savais que les lois de la nature sont invariables et que Celui qui les conçut ignorait le caprice. Je ne pouvais douter qu'aux lieux où il avait placé des granites, des gneiss et des micaschistes, il n'eût également placé les substances minérales qui les accompagnent toujours. Et je relevai les yeux.

Toutes les matières que j'avais contemplées quelques instants avant avaient disparu et des gemmes étonnantes les avaient remplacées.

Des grenats énormes jetaient des lueurs de sang. Des tourmalines noires, lustrées et cannelées, s'élançaient d'un seul jet de la base des rochers jusqu'à leur sommet. Des corindons répandaient des feux rouges; des topazes jaunes, des beryls vert d'eau et des spinelles bleus étincelaient partout. C'était un éblouissement.

Un prisme hexagonal énorme, au sommet coupé parallèlement à la base et comme décapité, couronnait le faîte de la montagne. Il était d'un vert d'herbe très doux et de la transparence la plus parfaite et la plus pure.

C'était une émeraude. Et quelle émeraude! Les richesses du monde entier, les joyaux réunis de toutes les couronnes de l'univers n'auraient pu suffire à en payer la valeur.

Je n'y tins plus et m'élançai d'un bond vers cette merveille.

Une impression de froid désagréable me saisit, et tout à coup le spectacle qui se déroulait à mes yeux disparut, et je me réveillai barbottant dans la mer, où je venais de choir idiotement.

La lueur tremblotante du feu de veille

des sauvages était seule perceptible encore, et l'obscurité m'enveloppait de toute part.

Hélas ! j'avais rêvé.

LE LIÈVRE

Parler encore du Labrador prouve un entêtement que j'oserai stigmatiser de méritoire. Depuis bientôt vingt ans que je le décris, que je l'exalte, que je l'aime, je n'ai fait encore qu'un seul prosélyte.

Tous les étés le retrouvent sur la côte, et, s'il n'y a point encore affronté l'hiver, c'est qu'il ignore les joies nombreuses qui naissent sous les flocons de neige de cette saison privilégiée. S'il connaissait comme moi les délices du jack, les entraînements de la chasse à la pelleterie, les inimitables aspects des aurores polaires, les hécatombes de perdrix blanches à la chair savoureuse, les nuits aux étranges clartés, il ne voudrait plus quitter des lieux si attachants, où le pittoresque de la nature ne le dispute qu'à la splendeur des tableaux et à la grandeur des horizons.

Vous entretiendrai-je des ressources du Labrador ? Vous dirai-je à quel point la nature s'y est montrée prodigue de tous ses dons ? Ferai-je briller ses pierres précieuses ? Soulèverai-je pour vous le sol qui couvre ses mines ? Non. Avant de parler de ces choses, je laisserai le présent m'en-

traîner encore quelques années vers l'avenir. Je laisserai les esprits étroits et les ignorants, que l'on rencontre, hélas ! dans toutes les situations sociales, me reprocher quelque temps encore, la folie douce mais persistante dont ils me croient atteint. Je vous parlerai seulement de ses bêtes au milieu desquelles j'ai vécu, au milieu desquelles je voudrais toujours vivre, au milieu desquelles il me serait doux de mourir.

Les bête du Labrador, qui donc les connaît mieux que moi ? Je ne les ai pas étudiées en naturaliste, il est vrai, je ne saurais les empailler ; mais je les ai tant fréquentées, tant pratiquées, tant aimées, qu'elles ont ouvert pour moi, toutes grandes, les portes qui me séparaient de leur instinct, de leurs mœurs. — De leur instinct. J'ai protesté quelque part contre ce mot vide de sens quand il s'applique aux bêtes, et je sens que vous protestez ou que vous protesterez un jour avec moi.

Vous connaissez le lièvre ? Vous en avez mangé, n'est-ce pas ? Vous le savez indispensable au civet ? Peut-être même l'avez-vous chassé, l'avez-vous pris, l'avez-vous tué ? Mais vous ignorez, j'en suis sûr, qu'il change de sexe. Oh ! je n'affirme pas ce fait étrange, et je crois, malgré ce qu'en disent les planteurs de la côte, qu'il est permis de douter. Ce que j'affirme

c'est qu'il y a des saisons où tous les lièvres que vous prendrez, en prissiez-vous mille et plus, appartiendront au sexe séduisant, lorsqu'en d'autres saisons tous ceux que vous capturerez seront pourvus des caractères du sexe répugnant.

Le lièvre est un animal essentiellement forestier. Il s'abrite en été sous les troncs abattus et l'hiver sous les branches touffues et tombantes des conifères que recouvre la neige. Il est plein de vivacité et de finesse. Il est très brave. Je ne l'ai jamais vu fuir sans qu'il y fût forcé. Ses mœurs domestiques sont détestables. Il s'habitue très vite aux pièges qui lui sont tendus et apprend plus vite encore à les éviter ou à les détruire.

Il sait très bien, au moyen des incisives tranchantes dont il est armé, couper les collets et les rendre entièrement inefficaces !

A ce propos, permettez-moi le récit d'une anecdote.

Un sauvage chassant le lièvre avait placé dans un chemin quelques collets en fil de laiton. Mais les animaux qu'il se proposait de prendre étaient bêtes futées et connaissaient à merveille la manière de les détruire. C'est en vain qu'il employa tous les moyens usités en pareille circonstance. Rien n'y fit et il dut abandonner *son chemin*

aux soins de sa femme, moins occupée que lui. Celle-ci ne fut pas plus heureuse que son époux. Intriguée d'un pareil insuccès, elle guetta les lièvres et s'aperçut bientôt que ces derniers s'asseyaient gravement à quelques pouces du collet avant d'en couper le fil.

Ce fut un trait de lumière, — les femmes ont toutes les intelligences. — Elle remit des collets partout où ils avaient été coupés ; puis, à quelque distance de chacun d'eux, elle enfonça plusieurs fiches de bois très acérées. Le lendemain, un grand nombre de lièvres étaient pris. Aussi puissamment chatouillés par ces pointes aiguës que prodigieusement surpris d'une impression si complètement inattendue, ils avaient perdu la tête et s'étaient précipités dans les collets.

Depuis cette époque, tous les chasseurs ont délaissé les méthodes anciennes de préservation des collets. Les lièvres n'ont point encore trouvé le moyen de combattre un procédé aussi persuasif que funeste ; mais ils y parviendront, n'en doutez pas.

Ils y parviendront très vite même, vous pouvez m'en croire. En attendant cette époque, je le chasse quelquefois au fusil. Rien n'est plus amusant que cette chasse qui se fait après les premières grosses bordées de neige qui précèdent le grand

hiver. Je vous engage à suivre mon exemple, et, si vous aimez à voir lever l'aurore, si vous estimez, comme moi, que deux ou trois heures de marche dans les bois, sous les rayons déjà timides du soleil des derniers jours de l'automne, constituent la plus iucomparable des sauces que l'on puisse confectionner au déjeuner qui vous attend à la maison, vous n'hésiterez pas à vous livrer à ce sport très agréable et presque toujours fructueux.

LE MONTAGNAIS

D'après Garneau, volume 1, page 95, de *l'Histoire du Canada*, les *Montagnais* sont un des rameaux de la grande race algonquine, ainsi que les *Papinéchois*, les *Bersiamites* et la tribu du *Porc-épic*, qui peuplaient autrefois la côte nord du fleuve et du golfe Saint-Laurent, depuis le Saguenay jusqu'aux Sept-Isles.

Les Bersiamites, les Papinachois et la nation du Porc-épic ont disparu et semblent avoir été absorbés par les Montagnais qui s'étendent aujourd'hui encore du Saguenay, où ils ne sont plus qu'en petit nombre, jusqu'à l'extrémité de la province. A différentes époques, ils se heurtèrent aux Esquimaux qu'ils repoussèrent peu à peu à l'est et au nord du détroit de Belle-Isle. Cette dernière nation, moins aguerrie et moins bien organisée pour la lutte, éprouva d'horribles défaites, et la suprême tuerie dont elle fut la victime vit encore dans la mémoire des planteurs de la côte nord, qui désignent le lieu où se livra ce dernier combat sous le nom trop caractéristique de " Pointe-aux-Morts."

Il ne reste plus un seul Esquimaux entre la pointe des Monts et Blanc-Sablon. Le dernier que j'y ai vu demeurait, il y a une quinzaine d'années, dans les goulets qui précèdent Shekatica. Il y vivait seul. Depuis, il est mort. Représentait-il le dernier vestige des tribus disparues ? Etait-il revenu attiré par la chasse sur les terres occupées autrefois par ses aïeux ? Je ne saurais le dire. Quoi qu'il en soit, on ne rencontre plus sur tout le littoral que des Montagnais et accidentellement, quelques représentants de la tribu essentiellement forestière et lacustre des *Nashuapis*, qui se hâtent, aussitôt leurs transactions achevées et leur curiosité satisfaite, de quitter le bord de la mer, dont ils redoutent le voisinage au possible, tant ils craignent d'y trouver la mort à bref délai. Cette crainte étrange semble justifiée par un fait non moins singulier et que beaucoup de témoins, paraissant dignes de foi, attestent énergiquement. Le voici : Il y a quelques années, paraît-il, plusieurs familles de Nashuapis vinrent se fixer au bord de la mer. Quelques semaines s'étaient à peine écoulées que tous les membres de ces familles furent atteints de phtisie rapide. Peu de temps après, tous succombaient et pas un seul ne revit le territoire de sa tribu.

Il est assez difficile de faire un portrait bien fidèle des sauvages. Voici comment s'exprime Garneau, dans son volume 1, page 99, de l'*Histoire du Canada*:

" Ils avaient le visage plus rond qu'ova-
" le, les pommettes des joues élevées et
" saillantes, le teint bronzé, les yeux noirs
" et châtains, petits, enfoncés et brillants
" dans leurs orbites, le front étroit, le nez
" plat, les lèvres épaisses, les cheveux gros
" et longs, le menton sans barbe, parce
" qu'ils en arrachaient soigneusement le
" poil à mesure qu'il paraissait, suivant un
" usage général en Amérique; tel était
" l'homme du nouveau monde. Il avait la
" vue, l'odorat et tous les sens d'une sensi-
" bilité extrême."

Quelques types montagnais se rapprochent encore beaucoup de cette peinture, mais la généralité a subi de profondes transformations. Les chasseur blancs, et surtout les employés de la compagnie de haute philanthropie connue sous le nom de Compagnie de la Baie d'Hudson, se sont ch rgés de provoquer de nombreux changements d ans des traits autrefois si fidèles. On trouve des nez écossais, des yeux bleus, des cheveux bouclés et des peaux blanches chez les Montagnais. Le pied seul s'est conservé dans toute sa petitesse et dans toute sa nervosité primitive, et le contact des

blancs n'a pu parvenir à le déformer et à l'alourdir. Aujourd'hui, les sauvage de la côte nord se distinguent bien plus des blancs par des nuances psychiques que par des différences physiques accusées. Ils sont catholiques comme nous, plus honnêtes que nous, moins sottement superstitieux et beaucoup plus instruits. Il est rare de rencontrer un sauvage ne sachant ni lire ni écrire. Ils correspondent entre eux au milieu des bois. Leurs boîtes aux lettres sont des troncs d'arbres désignés et leur papier des fragments d'écorce de bouleau.

Depuis que les Pères Oblats se sont fixés sur la côte et qu'ils réunissent autour d'eux, en deux missions annuelles, les Montagnais sortis du bois, les mœurs de la tribu sont devenues des plus pures. Le vol est presque inconnu.

Malgré leur orthodoxie, les sauvages ont conservé quelques-unes de leurs anciennes croyances aux esprits mauvais. Ils voient le diable sous la forme d'un être immense, d'apparence humaine, sans tête, et dont les épaules atteignent le sommet des arbres les plus élevés de la forêt. Lorsqu'ils le rencontrent, ils abandonnent sans délai le territoire où ils l'ont vu, fut-il le plus giboyeux du monde. Ils croient aussi à la possession du corps humain par le Maudit,

par le *Manitou* ! Le fait suivant prouvera à quel point ils sont pénétrés de la présence et de l'action de l'esprit du mal.

Pendant l'hiver de 1885-86, une jeune sauvagesse de seize à dix-sept ans, après une courte indisposition, fut saisie d'une sorte de délire inexplicable et se mit à refuser toute nourriture, menaçant ses compagnons de les tuer et de se repaître de leur chair ensuite, s'ils ne se hâtaient de la tuer elle-même. Dans la rage étrange qui la possédait elle se mordait et se déchirait les bras. Après quelques hésitations, son père cédant aux sollicitations de son infortunée fille se décida à la tuer. Il chargea son fusil à balle ordinaire et tira sur elle à bout portant. Il ne l'atteignit pas et la jeune fille, se mettant à rire, le pria de faire une nouvelle tentative avec un projectile béni. Le père souscrivit à cette demande, chargea son arme avec les fragments d'une croix d'argent empruntée à une vieille sauvagesse de la famille et tira de nouveau sur sa fille qui, cette fois fut tuée sur le coup. Son corps que l'on croyait possédé du démon fut brûlé pour en chasser l'esprit malin et ses cendres furent transportées et enterrées sur le bord de la mer.

Malgré cet épisode si dramatique et la vie contemplative qu'ils semblent avoir

adoptée, les Montagnais ont de la gaieté et de l'esprit. Peu de blancs échappent à leurs traits. Ils saisissent avec une extrême rapidité nos côtés ridicules et les stigmatisent avec justesse.

Je suis d'un naturel assez timide, et certains insectes parasites m'inspirent une véritable terreur. Pour me soustraire le plus possible à leurs atteintes, je me fais raser le crâne avec la plus impitoyable rigueur lorsque j'entreprends une expédition m'exposant à quelque contact suspect. Les sauvages se sont aperçus de suite de cette disposition disgracieuse de mon chef et l'ont caractérisée en me donnant en leur langue le nom de "*Castor pelé.*" Castor est assez flatteur, mais pelé... Enfin !

La chasse a toujours été la passion dominante des sauvages. Quelques-uns, il est vrai, se sont adonnés à la pêche de la morue avec succès, et l'excellent M. Touzel, de la rivière Sheldrake, m'a affirmé ne pas avoir de meilleurs pêcheurs que les montagnais, mais ils sont rares.

En général, tous demandent à la chasse et à ses dérivés leurs moyens d'existence et leurs plaisirs. La chasse est le but de leur vie.

Pendant l'été, ils parcourent la côte en tous sens à la poursuite des loups-marins et du gibier de mer. Aussitôt le mois

d'août arrivé, chaque chef de famille commence à se préoccuper des provisions qui lui seront utiles pour son hivernement et celui des siens dans le bois. Communément ils trouvent les postes de la Baie d'Hudson et certains marchands libres disposé à leur faire les avances nécessaires. Ces avances, qui se composent ordinairement de farine, de lard, de beurre, de thé, de tabac et surtout de munitions nombreuses, sont soldées en pelleteries au retour. A la fin du mois d'août ou au commencement de septembre, hommes, femmes et enfants gagnent, en barge ou en canot, l'entrée des rivières qu'ils ont choisies pour remonter vers l'intérieur des terres et chacun s'achemine, tantôt en naviguant, tantôt en *portageant*, vers le territoire de chasse de son élection. Quelques sauvages ont adopté la tente en coton américain, d'autres ont conservé l'ancien mode de campement et se servent encore de la cabane conique recouverte d'écorce de bouleau. Dans ce cas, l'écorce qui sert de couverture est portagée de campement en campement et, à moins d'accident, abrite la famille toute la saison de chasse.

Lorsque un chasseur montagnais a plaqué un *chemin de tenture*, ce chemin reste sa propriété exclusive jusqu'au jour où il croit devoir l'abandonner pour toujours.

Il en est à peu près de même pour les cabanes de castor, qui sont la propriété indiscutée du premier chasseur qui, les ayant découvertes, a eu le soin de les plaquer, c'est-à-dire de marquer d'une entaille plate quelques-uns des arbres environnants.

Ces lois sont respectées et adoptées également par les chasseurs blancs et les violer serait s'exposer à de redoutables querelles.

Les sauvages emploient peu de pièges de fer. Ils sont trop lourds et d'un transport trop pénible, surtout à de très longues distances ; aussi usent-ils de préférence du fusil et des attrapes, qu'ils excellent à édifier.

Ils sont peu jaloux de la pelleterie dont la chair ne se mange pas, mais tiennent beaucoup à conserver pour leur usage exclusif, le castor dont ils sont friands et dont la peau appréciée leur assure un bénéfice très réel dès leur retour à la mer. On conçoit que les aliments qu'ils se procurent sur le littoral avant leur départ ne peuvent être de bien longue durée et il arrive souvent, lorsque le caribou, le porc-épic, le castor, le lièvre et le poisson leur font défaut, qu'ils éprouvent de terribles privations. Quelquefois, ils meurent de faim, et bien des familles sont parties pour le bois qui ne sont jamais revenues.

Les chasseurs montagnais vont tendre

vers la hauteur des terres et traversent même jusqu'à la Baie d'Hudson. Toutefois cela est assez rare et presque tous reviennent à la mer dès les premiers jours de juin.

Le costume qu'ils ont adopté est le costume des blancs. Ils n'ont conservé que le *mocassin*. Ils tiennent à la beauté des étoffes qui les vétissent autant qu'à leur qualité,et quand la chasse a été abondante il n'est rien de trop cher pour eux. Le costume des femmes est le même pour la petite fille de deux ans que pour l'adulte et pour la femme arrivée à la dernière période sénile. Il est atroce, ce costume, et ne fait guère honneur au goût des Pères Oblats qui l'ont conçu. La coiffure surtout est d'une incommensurable laideur, et si la belle Hélène en eut portée une semblable, Ménélas n'eut jamais été obligé de s'allier aux Atrides pour s'emparer de Troie. Cependant, j'ai vu des Montagnaises assez belles ; mais en général, les hommes sont mieux construits que les femmes. Cela tient sans doute à la somme de travail qui incombe à la sauvagesse, le sauvage estimant, ainsi que l'Arabe, que la femme est faite pour le travail et l'homme pour la chasse. Néanmoins, je ne me suis jamais aperçu que les sauvagesses fussent brutalisées par leurs

époux ; souvent même je les ai vues prendre part aux discussions d'intérêt commun et provoquer par leur bon sens et leur intelligence l'attention des hommes et se faire écouter avec considération de leurs auditeurs.

Les relations entre les sauvages et les blancs sont assez peu suivies ou plutôt assez peu intimes. Peu de chasseurs rouges parlent le français ou l'anglais et beaucoup affectent de ne pas comprendre ces deux langues. Cependant, ils vous accueillent avec la plus complète cordialité sous leur tente ou dans leur cabane lorsque vous avez recours à leur hospitalité. Ils sont entre eux d'un dévouement sans égal, partageant tout et cela sans compter, jusqu'à épuisement absolu. C'est de l'imprévoyance, dira-t-on, mais c'est aussi de la charité, et de la meilleure.

Pourquoi cette race de mœurs pures et dont la vie perpétuelle au grand air devrait entretenir la vigueur, obéit-elle à la loi fatale d'extinction qui frappe toutes les races aborigènes ? Je ne saurais l'expliquer et ne puis que le déplorer de toute mon âme ; mais, hélas ! le fait est certain, trop certain. Les Montagnais s'en vont. Depuis qu'ils ont goûté aux produits de la civilisation, depuis qu'ils ont des tentes, des barges, des provisions de choix, ils s'en

vont, disparaissant chaque jour. La phtisie s'empare de leurs poitrines et les tue sans merci. La petite vérole, cette aimable maladie qu'ils nous doivent, les abat par douzaine, et bientôt ils auront cessé d'exister comme tribu distincte.

Dans un siècle, cette race sympathique entre toutes qui fut l'alliée fidèle de l'ancienne France, qui est aujourd'hui la sujette dévouée et reconnaissante de l'Angleter, ne vivra plus que dans l'histoire, qui ne saurait l'oublier.

LE LOUP-CERVIER

Je vous ai entretenu du lièvre, de sa chasse et des mésaventures dont il est la pitoyable victime, mais j'ai négligé de vous parler de ses organes. J'ai eu tort et je dois réparer une omission si regrettable, les organes étant, chez les animaux comme chez les hommes, les facteurs indispensables de leur existence et les causes indiscutées de leur mort.

Avant toute chose, et quoiqu'il m'en coûte, laissez-moi vous exprimer une vérite profondément humiliante pour notre espèce : de tous les mammifères, nous sommes les moins complets.

La nature nous a privés des organes que je me permettrai d'appeler *surrérogatoires ;* et, sauf de bien rares exceptions, elle en a au contraire, trop abondamment pourvu la plupart des animaux qui composent la classe dont notre vanité nous a fort sottement déclarés le plus bel ornement. Cependant, en nous privant de l'appendice que Victor Considérant réclamait avec tant d'avidité comme terme du perfectionnement humain, elle ne fut point marâtre,

car elle supprimait en nous une cause de perdition.

On ne saurait croire combien ce prolongement de la colonne vertébrale, quelque réduit qu'il fût à sa plus simple expression, a été cause de trépas aussi lamentables qu'imprévus.

Demandez aux chasseurs. Tous vous affirmeront qu'il n'est pas un animal du bois qui n'ait été victime de l'indiscrétion ou de l'imprudence de cet ornement qu'ils désignent, en leur langage dépourvu de détours, sous le nom de queue.

Il existe, ou il semble exister tout au moins, devrais-je dire, une relation assez constante entre le développement, la forme et le port de cette manifestation physique et l'intelligence ou l'instinct des animaux qui en sont ornés. C'est ainsi que les bêtes qui laissent à désirer sous ce rapport paraissent moins bien douées intellectuellement que celles dont la queue est aussi prolongée que touffue.

Le lièvre, le loup-cervier et l'ours sont un exemple frappant à l'appui de cette loi, que je crois avoir découverte. Le seul instinct les anime. Voyez, au contraire, le renard, le castor et la loutre: oseriez-vous leur refuser quelques-unes des facultés les plus précieuses de l'intelligence?

Chez les uns, cet ornement imparfaite-

ment tutélaire protège à peine les parties avoisinantes, qui restent exposées à toutes les indiscrétions et aux froids attouchements des bises implacables de l'hiver. Chez les autres, au contraire, il les embellit, il les abrite, il les réchauffe et leur donne cet aspect de candeur et d'originalité si attrayantes chez le renard, si appétissantes chez le castor, si consolantes chez la loutre. Je pourrais vous citer mille exemples de cette étonnante relation de la queue des animaux avec le developpement de leur intelligence.

Il résulte de cette loi, aussi vraie que singulière, que les animaux à queue courte sont le plus souvent, contrairement à toute vraisemblance, les tristes dupes de l'imprudence ou de la sottise de ce complément du système vertébral. En voici une preuve éminemment palpable. Vous connaissez tous le grand chat à queue dérisoire, à longues pattes et à oreilles droites terminées par un pinceau, que l'on appelle le loup-cervier ?

Peut-être savez-vous qu'il adore les émanations de la chataire et de la valériane, et que ce goût absurde, il le partage avec tous les félins des latitudes tempérées ?

Vous n'ignorez pas, j'en suis sûr, que tout chasseur est, non-seulement un puits de vérité, mais encore le réceptacle de

beaucoup de vertus et d'un nombre infini de malices et de ruses qu'il croit propres à égaliser ses chances dans la lutte qu'il soutient contre les animaux.

Un chasseur, l'un des plus madrés, avait tendu une douzaine de collets à loup-cervier sur son *chemin de chasse* ; et, comme il connaissait l'entraînement désordonné de cet animal pour la valériane, il avait abondamment *drogué sa tenture* avec une infusion de cette plante dans une solution de rognon de castor et de whiskey. Le lendemain, il constata, avec ahurissement, qu'un loup-cervier était pris, pris par la queue, dans l'un de ses collets. Sa stupéfaction fut si grande qu'il négligea d'asséner un coup de manche de hache sur la tête du prisonnier, et que celui-ci s'échappa en abandonnant une partie du court organe par lequel il avait été trahi.

Je domine assez mal mes impressions, et il me fut impossible de dissimuler un certain étonnement, lorsque Laurent T... me fit le récit de cette aventure. Il tenait à me convaincre, et voici l'explication qu'il me servit,—explication, à mon avis, à ce point concluante, que depuis il m'a toujours été impossible de comprendre comment il se faisait que tous les animaux ne se prissent pas par la queue.

Chaque bête, paraît-il, a une manière

spéciale de satisfaire ses appétits ou ses passions. C'est pourquoi, lorsque nous nous trouvons possesseurs d'un parfum qui nous agrée, nous le portons à nos marines pour en respirer les effluves odorants; nous en versons des extraits sur notre mouchoir et sur nos habits, afin de leur communiquer une odeur qui nous est chère. Le loup-cervier de Laurent T. . en avait usé à peu près de même sorte ; mais ne possédant d'autre vêtement que sa fourrure et aucun mouchoir, il avait trouvé pratique de la frotter sur l'objet de sa convoitise, et cela avec tant de persistance et de guignon tout à la fois, qu'il était resté pris par la queue.

Je hais le scepticisme,— cet esprit des ignorants et des sots ; mais si j'avais été le héros d'une semblable aventure, j'eusse certainement prié le plus courageux de mes amis de vous la conter.

L'OUTARDE

La propriété charmante, la faculté divinement adorable que les hommes ont nommée vertu n'est pas la propriété exclusive de l'humanité.

L'homme vertueux est presque un mythe. Pour ma part, je n'en connus jamais un seul, et si je crois à son existence, c'est parce qu'il me serait infiniment pénible de renoncer à l'espoir d'être un jour vertueux. L'imperfection profonde dans laquelle je croupis, tout en reculant, hélas ! trop loin cet instant désiré, ne m'a point enlevé toute ambition d'y parvenir. L'exemple est si puissant ! Et je connais tant d'animaux doués des vertus que je voudrais avoir.

Oui. Il n'est que trop vrai : cette qualité, si précieuse, mais si rare chez nous, est l'apanage d'un nombre considérable d'animaux.

Peu répandue chez les mammifères, où elle n'a, pour ainsi dire, qu'un seul représentant, — le castor, — elle fait, au contraire, l'ornement de presque tous les oiseaux. J'entends de tous les oiseaux que

nous n'avons pu asservir à nos lois et que la liberté bénie a tenus éloignés de toutes nos corruptions.

Il me serait facile, à l'appui de cette thèse, de vous citer un nombre immense d'oiseaux pleins de vertus. Je vous épargnerai une si longue nomenclature, qui ne ferait qu'exaspérer votre confusion et la mienne.

L'outarde, que Boie appelle *bevnicla branta*, et les Anglais, *Canada goose*, est l'un des exemples les plus frappants de cette agglomération chez l'oiseau de toutes les vertus qui nous manquent.

La mâle de l'outarde, que j'appellerai le jars, puisque, d'après les Anglais, cet animal n'est qu'une oie, n'a qu'une femme à la fois. Cette femme, il l'adore, l'abreuve d'attentions et la défend avec courage.

Audubon, qui fut chasseur pour devenir savant, fait un tableau aussi délicieux qu'édifiant des soins délicats et variés qu'avait pour sa femelle un mâle d'outarde dont il fit un jour la rencontre dans les savanes tremblantes du Labrador. Il nous dit, en fort beau langage, du reste, avec quel empressement cet époux dévoué couvrait sa femelle de son corps pour la défendre des entreprises du chasseur, avec quelle tendresse il savait calmer la terreur que lui causait la présence du savant ob-

servateur, avec quelle énergie il déployait ses ailes puissantes pour en frapper l'objet de ses craintes et de sa colère.

Mais Audubon, ornithologiste inimité jusqu'ici, n'était qu'un chasseur incomplet. Aussi n'a-t-il pas tout vu, n'a-t-il pas tout apprécié et, s'il a insisté sur la tendresse, le dévouement et la fidélité qui unit le jars à la femelle de manière à rejeter bien loin au second plan Philémon et Baucis, qui furent presque des demi-dieux, il a négligé de nous apprendre toute la valeur comestible de cet oiseau dont la chair de goût parfait sert d'enveloppe à tant de mérites.

L'outarde est un mets d'autant plus délicat qu'elle est rôtie au feu de braise et en plein air, après avoir été convenablement empalée de fond en tête sur une broche de bois que supportent deux fourches de même substance.

J'ose vous recommander ce procédé, dont le chasseur d'appétit moyen et de gourmandise discrète peut tirer des jouissances sans pareilles, surtout s'il sait recueillir le jus qui découle de l'animal dans une lèchefrite en écorce de bouleau, contenant déjà quelques pommes de terre convenablement rissolées.

Le duvet et la plume de l'outarde ne sont pas moins agréables et utiles que sa chair. Après avoir mangé l'animal, se coucher sur

sa dépouille est le couronnement d'un repas exquis, et l'on ne peut être plus mollement et plus chaudement couché pour se livrer à une sieste si dignement provoquée.

Les autochtones, comme presque tous les peuples primitifs, étaient convaincus qu'en mangeant certains animaux ils s'incorporaient les qualités qu'ils reconnaissaient et appréciaient en eux. C'est ainsi qu'en se nourrissant de la chair de l'opposum, ils en acquéraient la prudence ; qu'en digérant une queue de castor, ils s'en assimilaient la sagesse ; qu'en dévorant un renard, ils augmentaient leur subtilité naturelle.

Je suis bien loin de repousser cette croyance. J'y trouve l'explication du retour à la plus pure philanthropie et à la manipulation de toutes les vertus des employés de la compagnie de la Baie d'Hudson. Je crois, en effet, me rappeler qu'à la factorerie d'York ou de l'Orignal, les sauvages ou les Esquimaux sont tenus de fournir aux officiers de cette compagnie trente mille outardes par saison, — vous m'entendez bien, trente mille outardes !

C'est, sans doute, en mangeant ces pauvres bêtes que messieurs les agents de la célèbre compagnie — et, par extension, la

compagnie elle-même—en ont acquis leurs précieuses qualités.

L'élucidation de cette métamorphose surprenante, restée inexpliquée jusqu'ici, m'a réconcilié avec mon intelligence humaine, que je croyais particulièrement épaisse. Elle ne peut manquer également de combler de joie les nombreux lecteurs que je me souhaite. Mais cette découverte, bien remarquable cependant, n'est pas la seule que je doive à cette croyance. J'y trouve l'explication de tous les vices d'une humanité qui se nourrit, en général, de perdrix, de dindons, de bœufs, de moutons, de morues, de harengs, de maquereaux, etc... — tous animaux qui servent de réceptacles aux plus répugnantes immoralités.

Je n'étonnerai personne en disant que l'outarde pond six œufs et que les fruits de son amour sont couvés avec autant de sollicitude par le mâle que par la femelle. Cependant je n'ose affirmer ce dernier fait, que je ne connais que par ouï-dire.

Les petits naissent assez faibles, mais acquièrent des forces avec une extrême rapidité. Dès les premiers jours de septembre, ils sont assez forts déjà pour commencer à gagner le fond des baies vaseuses du Labrador canadien.

Ils apprennent à voler et à se cacher avec une docilité surprenante.

Le langage des outardes semble très varié. Elles possèdent des inflexions vocales différentes pour toutes les situations. Un cri commande l'immobilité ; un autre, l'attention ; un autre, le départ, etc...

L'œil de l'outarde est plein d'expression. Elle a au plus haut point ce que nous autres, hommes, appelons l'éloquence du regard. Rien n'égale sa prudence et il est difficile au chasseur novice de l'approcher. Elle a des habitudes d'une régularité chronométrique.

C'est ainsi qu'à la fin de septembre, ces oiseaux se réunissent en grandes troupes et ne manquent jamais, à toutes les marées basses, de venir manger sur les battures découvertes par la mer les zostères, plantes marines dont elles sont très friandes et que, pour cette cause, les chasseurs ont appelées : herbes à outardes. C'est en profitant de cette habitude que l'on parvient à en tuer quelques-unes, au passage, en se cachant sur leur parcours, et cet affût devient d'autant plus facile que les marées coïncident plus exactement avec le crépuscule.

L'outarde n'a, parmi les mammifères, qu'un seul émule, le castor, je l'ai déjà dit. Ce sont deux animaux parfaits, dont nous ne saurions étudier les mœurs sans rougir des nôtres. Aussi nous contentons-nous

de nous couvrir de la peau de l'un et de manger la chair de l'autre, sans nous préoccuper un seul instant des qualités précieuses qui ornent l'instinct de ces êtres sympathiques si dignes d'inspirer l'amour de la vertu à notre humanité détériorée et moisie. Hélas ! Ce sont nos passions qui nous ont ainsi faits et, malgré mes hurlements de regrets, nous continuerons à nous couvrir de la peau du castor et mettre l'outarde à la broche. Triste, bien triste humanité !

LE MAQUEREAU

Autrefois nous étions riches en maquereau. Il a disparu. Les pêcheurs américains l'ont chassé de partout. Nous ne le voyons plus pénétrer dans nos baies en troupes immenses. Les parages qu'ils affectionnait sont déserts.

Les *planteurs* de la côte ont renoncé à le poursuivre, et l'on ne voit plus leurs embarcations légères armées de longues lignes flottantes, *maquereller*, les jours de calme, et parcourir en tous sens la surface des eaux à peine ridée par les brises chaudes de l'été.

Où est-il allé ?

Qu'est devenu cet animal exquis, à la chair savoureuse, aux couleurs chatoyantes ? Qui nous ramènera ce poisson idéal, qui fait encore soupirer toutes mes gourmandises ?

Qui nous rendra le maquereau ?

Hélas ! mes regrets sont superflus.

Cependant, il vient de naître une espérance !

Nous possédons, paraît-il, un commissaire général des pêcheries tout nouveau.

Très versé dans la connaissance des nations sous-marines, dont il a étudié les habitudes, les besoins et les susceptibilités en Angleterre, il ne peut avoir négligé l'aimable membre de la famille des scombéroïdes dont je déplore l'absence, et il va s'efforcer — soyez-en sûr — d'user de ses relations étendues et de ses études pour fléchir la juste colère du maquereau et le ramener parmi nous. Mais une fois de retour, il sera bon, peut-être, de protéger avec soin un animal aussi susceptible et d'interdire rigoureusement aux goëlettes américaines —trop souvent parées des couleurs des provinces maritimes—de le poursuivre désormais avec toute l'âpreté des anciens jours. Il eût été parfait, dira-t-on, de commencer par cette sage mesure et je suis convaincu que le député de Gaspé—un maître en fait de pêcheries—partage cette manière de voir, mais il a tort. Il ignore toutes les joies que l'on éprouve à commettre les plus énormes bêtises, surtout quand elles sont à peu près irréparables. Je le plains.

Le maquereau a fait pendant quelques années l'objet d'un commerce des plus fructueux. Il s'en prenait dans le golfe des milliers et des milliers de barils que l'on dirigeait, pour la majeure partie, vers les ports des Etats-Unis.

La préparation de ces poissons était assez

facile. On les fendait sur le dos—ainsi l'exige le goût américain—à la manière du saumon, de la tête à la queue. On les nettoyait ensuite avec le plus grand soin dans de l'eau souvent renouvelée, puis on les salait dans des barils en les superposant régulièrement les uns aux autres. Le point difficile gisait dans cette dernière opération. Il fallait les saler dans une juste mesure, sans trop de parcimonie, mais aussi sans trop de prodigalité,—le défaut de *salure* les jaunissant et les poussant à rancir ; l'excès de sel leur donnant une saveur très peu engageante.

Le trap-net ou le trapp-nett,—je ne sais trop comment cela s'écrit—que les pêcheurs de la Méditerranée emploient dspuis des siècles et qu'ils appelles le *thonaire*, est l'engin destructeur par excellence.

Qu'il soit tendu dans le but de s'emparer du maquereau, de la morue ou du hareng, il importe peu, tout s'y prend. Le saumon, le ouananiche, la truite et le thon s'y introduisent en grand nombre et y meurent, ou ne s'en échappent que tellement blessés que leur perte est assurée sans retour. C'est ainsi que j'ai vu détruire il y a quelques années, aux îles Cawi, une quantité prodigieuse de poisson variés, notamment trente ou quarante thons de forte taille qui s'étaient fourvoyés dans la "cham

bre de la mort " à la suite de leurs cousins les maquereaux, et qui périrent tous après une poursuite et une lutte des plus attristantes.

Le maquereau canadien est-il identique au maquereau européen et au maquereau africain ? Je ne sais. Cependant il doit y avoir entre eux des nuances épidermiques sensibles, car les effets de lumière qui se produisent dans la Méditerranée, par exemple, ne sauraient être les mêmes que ceux que nous observons dans le golfe Saint-Laurent. D'ailleurs, il importe peu que ses couleurs passent du vert au bleu ou du bleu au vert. Il est un fait acquis, constant, incontestable, que j'affirme: c'est que, sous toutes les latitudes, il est exquis *à la maître d'hôtel*, parfait *à la sauce blanche* et inoubliable *à l'huile et au vinaigre.*

Il est mieux, je pense, de vous dire sur-le-champ que la science—toujours impitoyable en ses décrets—n'accorde à nos eaux canadiennes qu'une seule des espèces si nombreuses de cet estimable poisson : le *maquereau printanier* — (*scomber vernalis*).

Malgre cette allégation respectable, j'ai lieu de croire que nous possédons, au Canada, deux espèces de maquereau, peut-être trois.

Lorsque je dis deux ou trois espèces, j'entends parler seulement du petit scom-

bre et non du thon, que Cuvier appelait *thimnus vulgaris*, que les Anglais nomment *herse mackerel* et auquel nos bons habitants de la côte ont appliqué l'épithète de *gros maquereau*.

A ce propos, laissez-moi vous narrer une anecdote très courte, mais amusante et toute naïve, du moins pour les esprits sans détour comme le mien.

Un de nos gens se mit en frais, un jour, de nous donner une conférence sur les poissons. Il les connaissait très bien, c'était un vieux pêcheur.

Il nous les décrivit avec cette vérité, cette exactitude que l'on ne peut acquérir que par une pratique intelligente et soutenue. Il fit passer sous nos yeux successivement tous les poissons du golfe Saint-Laurent. Il n'en oublia aucun et son exposé durait depuis plus d'une heure lorsqu'il arriva au maquereau, dont il nous fit un portrait aussi vrai qu'attachant.

Il ne lui restait plus qu'à nous parler du thon ; mais il était fatigué et désirait en finir au plus vite. Voici comment il vainquit cette difficulté.

— Quant au gros maquereau, nous dit-il, si vous désirez le connaître, vous n'avez qu'à aller voir M. X...... !

A cette époque, M. X...... avait recueilli une collection ichtyologique très remarqua-

ble, au milieu de laquelle se distinguait un *horse mackerel* de grande dimension et qui attirait tous les regards. Mon brave pêcheur, insoucieux des amphibologies de la langue française, s'était peu préoccupé des incertitudes de son auditoire et avait confondu, sans penser à mal, le possédant avec le possédé.

Après tout, un singe athénien — qui était peut-être un demi-dieu — a bien pris le Pirée pour un homme et l'on peut, sans être trop indulgent, pardonner à un pêcheur de la côte d'avoir substitué un moment le *thymnus vulgaris* de Cuvier à l'*homo vulgaris* de M. de Quatrefages.

Le thon, lui aussi, abondait autrefois dans nos parages. Son apparition coïncidait avec celle du maquereau, il a disparu comme lui. Nous ne le voyons plus.

Il a imité le morse, le loup-marin, la baleine, la morue, le flettan. Il a fui des eaux inhospitalières, où il était pourchassé sans merci, sans trêve et sans profit, car les pêcheurs américains qui le capturaient dans leurs *trap-net* le jetaient au *plain* ou le donnaient à qui le voulait prendre.

La baleine revient, la morue est revenue et bientôt je l'espère, tous les chers disparus reparaîtront à leur tour. Nous pourrons, comme aux jours heureux d'antan, donner de nouveau à notre Labrador cana-

dien le nom de *petite Californie*, qu'il méritait à tant de titres il y a douze ou quinze ans. Mais revenons au maquereau.

Il est essentiellement sociable et — n'en déplaise à ceux qui le connaissent mal — ses mœurs sont pures.

Les anciens se faisaient un jeu de le voir mourir et d'admirer les changements de couleur que provoquaient sur lui les approches du dernier soupir. Le peuple, surtout, se délectait à ce spectacle, laissant aux grands les joies plus coûteuses que leur causait l'agonie de la dorade aux écailles d'or.

Les Grecs, qui dressèrent des statues au cerf Actéon, au dindon Maléage et à tous les hommes qui, par leurs aptitudes, méritèrent d'être métamorphosés en bêtes, négligèrent de lui élever un seul monument. Cette noire ingratitude ne fut point consacrée par la mythologie. Elle ne l'oublia point, et l'on raconte que Mercure, dieu de commerce et des voleurs, empruntait volontiers la forme de ce poisson délicieux, lorsqu'il avait à accomplir quelque mission aussi délicate que secrète, à l'insu de Junon et pour le compte de son époux, le roi des des dieux et de l'Olympe.

HENRY DE PUYJALON.

TABLE DES MATIERES

Le Maringouin 3
Mon Curé 9
Le Goeland 17
La Tempête 30
Le Canard Eider 37
L'Anse du Trépassé 49
Le Loup-Marin 59
La Bête Puante 81
Le Ragout de Ludivine 89
Un Rêve 97
Le Lièvre 105
Le Montagnais 111
Le Loup-Cervier 123
L'Outarde 129
Le Maquereau 137